

CHANOINE C. BARTHAS
PÈRE G. DA FONSECA

FATIMA

Merveille Inouïe

FATIMA - ÉDITIONS
3 RUE CONSTANTINE / TOULOUSE (FRANCE)



ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE SAINT-PAUL
FRIBOURG (SUISSE)

IL ÉTAIT TROIS PETITS ENFANTS ...

par

le chanoine C. BARTHAS

Il était trois petits enfants... trois petits enfants comme les autres, mais qui disaient leur chapelet tous les jours. Tous trois étaient de petits bergers. Ils vivaient, il y a vingt-cinq ans, dans un pauvre village des montagnes, au centre du Portugal.

Ce pays jadis très prospère était alors dévoré par l'anarchie et l'impiété. La religion était persécutée, certains évêques exilés... Maintenant, la nation portugaise marche vers le rétablissement de son ancienne splendeur... La religion vient d'être officiellement rétablie... Tout cela, le Portugal le doit au chapelet quotidien et aux sacrifices des trois petits bergers : Jacinthe, François et Lucie.

Ne vous tarde-t-il pas de lire leur histoire ? Plus belle qu'un conte de fée, elle est cependant la réalité la plus récente. Par leur exemple, vous apprendrez comment on aime le bon Dieu et la sainte Vierge, comment on supporte héroïquement les épreuves de la vie.

**Ouvrage honoré des félicitations et de
la bénédiction du Souverain Pontife**

*Élégant volume de 224 pages, grand format,
avec 25 dessins et couverture en couleur.*

\$1.25 (franco : \$1.35)

FIDES - 3425, rue Saint-Denis - Montréal



FATIMA

Merveille Inouïe

LES APPARITIONS, LE PÈLERINAGE, LES VOYANTS,
DES MIRACLES, DES DOCUMENTS

par le Chanoine C. BARTHAS
et le Père G. da FONSECA, S. J.

Nouvelle édition entièrement revue et
augmentée de récits et documents nouveaux

25^e mille de l'édition canadienne



25 est, rue Saint-Jacques

MONTREAL

1945

Nihil obstat :

Friburgi Helv., die 26 sept. 1943.

Hubert SAVOY, prévôt

Imprimatur :

Friburgi Helv., die 29 sept. 1943.

L. WAEBER, v.g.

Imprimatur :

Marianopoli, die 6 dec. 1944.

A. VALOIS, v.g.

*Droits de reproduction et de
traduction réservés pour tous pays.*

Pour la France, s'adresser à
Fâtima - Éditions, 3, rue de Constantine, Toulouse.

Pour les deux Amériques et l'Angleterre,
s'adresser à
M. l'abbé Pierre-E. Théorêt
Évêché, Valleyfield, P.Q.

**Lettre de S. Em. le Cardinal Luigi Maglione
au nom de Sa Sainteté Pie XII
à M. le Chanoine C. Barthas**

SEGRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Du Vatican, le 21 juillet 1942.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le filial hommage que le R. P. G. da Fonseca et vous-même avez eu à cœur d'offrir à Sa Sainteté pour son jubilé épiscopal, en déposant à Ses pieds votre ouvrage Fátima, merveille inouïe, n'a pas manqué de toucher profondément l'auguste Pontife. Il a mis trop d'espoir dans la miséricordieuse intercession de la Très Sainte Vierge pour l'apaisement du conflit qui ensanglante le monde, Il a trop vivement sollicité à cet égard le recours des enfants envers leur toute bonne et toute-puissante Mère du Ciel, Il est trop ému de la coïncidence des merveilles de Fátima avec son propre sacré, en 1917 pour ne pas agréer avec une particulière reconnaissance ce double témoignage d'une dévotion mariale et pontificale à la fois.

Le Saint-Père se plaît à vous féliciter, Monsieur le Chanoine, de la version française, que vous avez faite avec autant de talent que de piété, de l'œuvre si méritante du R. P. G. da Fonseca. Déjà, votre livre exquis : Il était trois petits enfants... avait avantageusement

attiré l'attention du public français, et surtout de la jeunesse, sur le message de Fátima. Aujourd'hui, c'est dans toute son ampleur que ce haut fait de l'histoire religieuse contemporaine se trouve exposé et traité. Puisse-t-il rappeler les hommes à l'observation des vérités surnaturelles, dont il est le signe, et en dehors desquelles le monde chercherait en vain l'ordre et la paix! Puisse-t-il développer dans nos cœurs un plus vif amour de la Très Sainte Vierge, qui est la voie indispensable pour aller le plus vite et le plus sûrement à Jésus! C'est dans cette douce confiance que Sa Sainteté vous renouvelle, Monsieur le Chanoine, ainsi qu'au Révérend Père da Fonseca, la bénédiction apostolique.

Veillez agréer, s'il vous plaît, avec mes compliments les meilleurs, l'hommage de mon religieux dévouement.

L. Card. MAGLIONE.

Le présent ouvrage a été honoré de lettres laudatives de Leurs Eminences les Cardinaux :

PIERRE-MARIE GERLIER, archevêque de Lyon,
ACHILLE LIÉNART, évêque de Lille,

de Leurs Excellences Nosseigneurs :

DURIEUX, archevêque de Chambéry,
du BOIS de la VILLERABEL, archevêque d'Aix,
GOUNOT, archevêque de Carthage,
LEYNAUD, archevêque d'Alger,
BRUNHES, évêque de Montpellier,
CHALLIOL, évêque de Rodez,
COUDERC, évêque de Viviers,
CHASSAIGNE, évêque de Tulle,
CHOQUET, évêque de Tarbes et Lourdes,
DURAND, évêque d'Oran,

DELAY, évêque de Marseille,
MAISONOBE, évêque de Belley,
MARCEILLAC, évêque de Pamiers,
MARTIN, évêque du Puy,
MESGUEN, évêque de Poitiers,
PAYS, évêque de Carcassonne,
PIGUET, évêque de Clermont-Ferrand,
RÉMOND, évêque de Nice,
RASTOUIL, évêque de Limoges,
RIVIÈRE, évêque de Monaco,
RODIÉ, évêque d'Agen,
TERRIER, évêque de Tarentaise,
THÉAS, évêque de Montauban,

.....

De S. Exc. Mgr JOSÉ ALVES CORREIA DA SILVA,
évêque de Leiria-Fátima, et de divers autres prélats.

AVANT-PROPOS

de la 1^{re} édition

Désireux de faire connaître aux lecteurs français l'ensemble du mystère de Fátima, et les circonstances internationales nous mettant dans l'impossibilité d'aller au Portugal consulter nous-même les témoins et les documents, nous avons choisi, pour l'adapter aux préoccupations et aux besoins de notre public, l'ouvrage le plus complet et le plus recommandé sur la question : Le meraviglie di Fátima, par le R. P. Luiz Gonzaga da Fonseca, S. J., professeur à l'Institut pontifical biblique de Rome (Casale Monferrato, 1938). Nous avons la joie d'y avoir été encouragé par S. Exc. Mgr José Alves Correia da Silva, évêque de Leiria-Fátima .

Le texte du R. P. Fonseca qui, quoique Portugais, a écrit en italien, a été légèrement remanié par nous-même avec l'autorisation de l'auteur. Nous y avons surtout ajouté quelques renseignements puisés aux meilleures sources : ouvrages du Professeur Formigão, d'Antero de Figueiredo, etc. ; notes du R. P. Cruz-Castelbranco ; du R. P. Fonseca lui-même, etc. Pour alléger le récit, nous avons mis dans une partie séparée ce qui concerne la vie intime des petits voyants et nous avons reporté à la fin de l'ouvrage les textes purement documentaires.

Tous les jours, nous constatons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima, contre lequel il semble que la presse de notre pays ait dressé une sorte de conspiration du silence. Puisse notre modeste travail contribuer à faire mieux connaître ce qu'un cardinal appelait « le plus grand fait surnaturel des temps modernes ». Puisse-t-il surtout développer encore dans l'âme de nos compatriotes la confiance en Marie, Reine de Lourdes, Reine de Fátima, Reine du Rosaire et Reine de la paix!

Toulouse, 10 novembre 1941.

C. BARTHAS.

AVANT-PROPOS

pour la 2^e édition

Dans l'avant-propos de la première édition, nous regrettons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima. Quelques mois se sont à peine écoulés et cette ignorance a fait place à une pieuse et avide curiosité : la presse, du moins la presse catholique ou sympathique, a rompu son silence obstiné, des prédicateurs ont porté en chaire ces événements mystérieux, des prélats y ont fait allusion en chaire ou dans leurs écrits.

Les déclarations des plus hautes autorités religieuses et les allusions du Souverain Pontife dans plusieurs de ses messages ont été certainement la cause principale de ce renversement de la situation.

Malheureusement, le très important tirage que nous avons fait de ce livre a été épuisé en quelques mois et depuis longtemps, à cause de la crise du papier, nous sommes dans l'impossibilité de satisfaire les innombrables demandes.

Cette seconde édition, au tirage trop limité, ne nous permettra pas, hélas ! de répondre à tous les désirs.

Elle s'imposait depuis que, à l'occasion des noces d'argent de Fátima, la voyante Lucie et l'autorité religieuse ont consenti à révéler de nombreux détails des apparitions tenus secrets jusqu'ici.

Rappelons que la principale source, du moins celle où le R. P. G. da Fonseca a puisé les plus précieux renseignements, sont les écrits de S^r Marie des Douleurs, autrement dit de la voyante survivante, Lucie de Jésus.

Ces écrits ont été communiqués à l'autorité ecclésiastique à deux époques différentes.

* * *

Les premiers furent rédigés vers 1936-37 pour obéir aux désirs de S. Exc. Mgr José da Silva, évêque de Leiria-Fátima. Ils comprennent deux cahiers bien distincts, formant un total de 80 pages dactylographiées.

Le premier cahier pourrait s'intituler Histoire intime de Fátima, telle qu'elle est réellement. Mgr de Leiria désirait connaître la vie de la petite Jacinte que Son Excellence n'avait pas connue vivante et ce cahier a surtout pour but de raconter les mérites de la petite confidente de Marie. Aussi, c'est avec un vrai transport que Lucie l'avait rédigé.

« Il s'agissait, déclare-t-elle dans sa lettre à Monseigneur l'Evêque, de la plus intime amie de son enfance — à la compagnie de laquelle je dois en partie d'avoir conservé l'innocence. » Elle ajoute : « J'espère que le Seigneur lui accordera, à la gloire de la Très Sainte Vierge, l'auréole de la sainteté : Jacinte n'était qu'une enfant, mais elle savait déjà pratiquer la vertu et prouver son amour à Dieu et à la Sainte Vierge par l'exercice du sacrifice. C'était une merveille de voir jusqu'à quel point elle avait compris l'esprit de prière et de sacrifice que la Vierge lui avait elle-même recommandé. En raison de ces faits et d'un grand nombre d'autres, je conserve d'elle une grande opinion de sainteté. »

L'autre cahier, écrit aussi par obéissance, mettait à l'épreuve la modestie de la voyante qui n'a jamais cherché que l'ombre et le silence : ce fut un vrai martyr pour elle de le composer. Écoutons à ce sujet ses confidences dans une lettre adressée à Monseigneur l'Evêque de Leiria :

« Volonté de Dieu, tu es mon paradis... L'envie me vient de demander à quoi servira mon écrit, moi qui n'ai même pas une écriture présentable ; mais je ne demande rien. Je sais bien que la parfaite obéissance ne cherche

pas les raisons, et la parole de Votre Excellence Révérendissime, m'assurant que c'est pour la gloire de notre sainte Mère du Ciel, me suffit. Par conséquent, dans l'espoir qu'il en sera ainsi, j'implore la bénédiction et la protection de son Cœur Immaculé et, humblement prosternée à ses pieds, je me sers de ses très saintes paroles pour parler à mon Dieu : « Voici la dernière de vos servantes, ô mon Dieu, qui pleinement soumise à votre sainte Volonté, soulève le voile qui couvrait son secret, pour manifester par là l'histoire de Fátima, telle qu'elle est en vérité. Je n'aurai plus la consolation de savourer seule avec Vous les secrets de votre amour, mais dorénavant, d'autres chanteront avec moi les grandeurs de votre miséricorde. »

* * *

Les deux autres documents sont tout récents. A l'approche du XXV^e anniversaire des apparitions, Mgr l'évêque de Leiria jugea que le moment était venu de publier certains détails encore ignorés du public. Il demanda à la voyante de mettre par écrit :

1^o tout ce dont elle se souvenait au sujet des deux autres confidentes de la céleste reine, François et Jacinte ;

2^o une exacte narration des apparitions « sans omettre rien de ce qui peut être actuellement manifesté ».

Il est résulté de là deux autres documents (faisant ensemble plus de 60 pages dactylographiées) lesquels ont été mis très aimablement à la disposition du R. P. da Fonseca par Son Excellence Révérendissime.

Ce nouvel acte d'obéissance a été pour l'humble religieuse un dur sacrifice. Aussi pouvait-elle écrire à Mgr l'évêque de Leiria (8.12.41) : « Je crois avoir écrit, Monseigneur, tout ce que, pour l'heure, Votre Excellence Révérendissime m'a ordonné d'écrire. Jusqu'ici, j'avais fait tout le possible pour cacher ce que les apparitions de Notre-Dame à Cova da Iria avaient de plus intime. Toutes les fois que j'ai été obligée d'en parler, j'ai cherché à n'y toucher que légèrement afin

de ne pas découvrir ce que je désirais tant tenir caché. Mais puisque l'obéissance m'a fait un devoir de parler... eh bien, voilà !... Et maintenant moi je reste comme le squelette, dépouillé de tout, même de sa propre vie et placé dans un musée pour rappeler aux visiteurs la misère et le néant de tout ce qui passe...

« Que le bon Dieu et le Cœur Immaculé de Marie veuillent bien accepter les pauvres sacrifices qu'ils ont daigné me demander pour raviver dans les âmes l'esprit de foi, de confiance et d'amour. »

De ces derniers cahiers de Lucie sont tirés les nouveaux récits qui enrichissent la présente édition. Parmi ces « nouveautés » on remarquera principalement les apparitions de l'Ange aux petits bergers, — d'importants détails aux récits des trois premières apparitions de la Sainte Vierge, surtout pour la troisième où fut confié aux enfants le « secret », — quelques traits de caractère de François — et enfin certaines visions prophétiques de Jacinte.

Mgr José da Silva avait également soumis à S^r Lucie un exemplaire de la troisième édition de Le Meraviglie di Fátima afin qu'elle annote tout ce qu'elle pourrait y trouver de moins exact. La voyante trouva à peine quelques « petits détails » à corriger et d'autres à expliquer. Nous avons tenu, dans cette édition, le compte le plus scrupuleux de ces annotations de la voyante.

Nous avons aussi ajouté à la partie documentaire un récit des principaux événements de l'année jubilaire.

C. BARTHAS.

Janvier 1943.

PREMIÈRE PARTIE

LES APPARITIONS



LE PORTUGAL AVEC FATIMA

CHAPITRE PREMIER

LE PORTUGAL ET FATIMA

« Terre de Sainte Marie »

Dès le VII^e siècle, le territoire qui constituait l'ancienne province romaine de Lusitanie avait été conquis par les Sarrasins ou Maures. Vers la fin du XI^e siècle, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, le reprit en partie aux envahisseurs.

En 1095, Alphonse donna la région entre le Minho et le Douro à son gendre Henri, comte de Bourgogne, qui prit le titre de comte de Portugal¹. Celui-ci agrandit ses domaines aux dépens des Musulmans.

Le fils du comte Henri, Alfonso Henriquès, gagna sur les Maures la bataille décisive d'Ourique. Ses soldats, enthousiasmés, le proclamèrent roi sur le lieu même du combat.

Son suzerain, Alphonse de Castille, protesta contre cette usurpation. Henriquès demanda et obtint la protection et la suzeraineté du Pape. Une diète convoquée à Lamego (1143) rédigea une Constitution qui ne reconnaissait au nouveau royaume d'autre seigneur sur terre que le Pape, auquel il devait rendre chaque année l'hommage symbolique de quatre onces d'or.

Le Portugal était né et il était né catholique. La nation portugaise n'a jamais oublié cette origine papale.

Certes, au cours des siècles, des conflits parfois très

¹ Ce nom désignait simplement la ville de Porto.

graves ont surgi entre le Saint-Siège et le Gouvernement portugais. Ces orages passagers dans une amitié séculaire n'ont pas empêché Rome de conserver au Portugal son titre traditionnel de « nation très fidèle ».

La monarchie, quoique liée à l'Église par ses origines, ses traditions et même par des pactes officiels qui lui donnaient des droits exceptionnels en matière ecclésiastique, se montra, dans les temps modernes, trop faible contre les menées des Loges, quand elle ne s'en faisait pas complice.

Elle en fut enfin victime. Le 1^{er} février 1908, le roi Carlos et le prince héritier furent assassinés. Le jeune roi Manoël, proclamé à la place de son père, réussit à se maintenir encore deux ans. Le 5 octobre 1910, il quittait le pays : la République était proclamée et bientôt commençait une triste période de désordres, d'anarchie et de persécution religieuse qui eût, semble-t-il, abouti à une totale décadence si la Reine du Ciel n'avait apporté un secours inespéré à ce peuple qui l'aimait, à ce pays qui n'a jamais cessé d'être vraiment la « Terre de Sainte Marie ¹ ».

En effet, les rois de Portugal, depuis le premier, avaient choisi la Mère de Dieu pour patronne de la dynastie et de la nation, et à cette sorte de contrat, malgré révolutions et persécutions, le peuple portugais était resté constamment fidèle.

Ses filles, et même ses fils, se plaisaient et se plaisent toujours à porter les noms des diverses fêtes mariales : Maria da Conceição, da Purificação, da Assunção, das Dores (des Douleurs), do Carmo, etc. Ses paysans

¹ La superficie et la population du Portugal sont environ le sixième de celles de la France. Il possède de vastes colonies peuplées de 11 millions d'habitants, restes d'un grand empire dont le plus important joyau, le Brésil, est devenu maintenant lui-même une grande nation. A cause de cette expansion coloniale des siècles passés, la langue portugaise est parlée actuellement par plus de 60 millions d'hommes.

et ouvriers ont bâti, à tous les sommets des coteaux et à tous les carrefours des routes, des oratoires, des chapelles, parfois de grands sanctuaires en son honneur.

Presque toutes les corporations et tous les métiers l'avaient prise pour céleste protectrice.

Ses « conquístadores » ont porté son nom béni sur toutes les plages de l'univers.

Les arts et la littérature, la voix des orateurs, des poètes, des prédicateurs a toujours exalté et glorifié Notre-Dame par toutes les formes de l'expression.

Riches et pauvres aiment honorer ses mystères de pureté et d'amour, fréquenter ses pèlerinages et surtout réciter son Rosaire. Par ce moyen, Marie règne en chaque foyer. Et même au plus fort des triomphes sectaires, il y a vingt-cinq ans, la coutume du chapelet quotidien s'était conservée dans beaucoup de familles rurales.

Elle s'était maintenue en particulier dans le territoire de l'ancien diocèse de Leiria ¹, dans la région qui entoure le célèbre monastère dominicain de Notre-Dame de la Victoire de Batalha, lequel réunit dans son symbolisme tous les souvenirs des temps glorieux où le Portugal travaillait, dans la lutte et le sacrifice, à devenir une nation chrétienne.

Cette région, qui est le centre géographique du pays, en est aussi, en quelque sorte, le centre historique. Et depuis que Marie a accompli à Fátima les « merveilles inouïes » que nous allons raconter, elle en est devenue le centre spirituel et mystique.

¹ Nous disons « ancien », car ce diocèse, tout petit (55 paroisses), avait été supprimé, sans doute à cause de sa petitesse, par Léon XIII, en 1881. Les paroisses en étaient rattachées partie au diocèse de Lisbonne, partie à celui de Coïmbre.

Fàtima !...

En 1917, depuis trois ans, la guerre européenne suit son cours fatal. Le Pape Pie X est mort, dès les premières semaines, du chagrin de n'avoir pas pu empêcher le déchaînement du cataclysme. Après lui, Benoît XV, le grand Pontife de la paix, a fait tout ce qu'un Pape peut faire pour essayer d'y mettre fin, mais les hommes n'ont pas voulu l'écouter : l'incendie continue à se propager de peuple à peuple.

Depuis un an, la petite nation portugaise, elle aussi, est entrée dans le conflit. Chaque jour, elle voit disparaître, dans le gouffre effrayant de la guerre, la fleur de sa jeunesse et ses maigres ressources. Partout des pleurs, des ruines, la désolation, la mort.

Tous les moyens humains se révélant inefficaces, le Souverain Pontife songe à mobiliser la puissance de la Reine du Ciel. Il appelle tous les catholiques du monde à une croisade de prières afin d'*obtenir la paix du monde par l'intercession de Marie*. Dans la lettre qu'il écrit à ce sujet au Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, nous lisons :

« Et puisque toutes les grâces que l'Auteur de tout bien daigne nous accorder sont, par un dessein amoureux de sa divine Providence, dispensées par les mains de la Vierge Très Sainte, Nous voulons que, plus que jamais, en cette heure redoutable, se tourne vive et confiante vers l'auguste Mère de Dieu la demande de ses enfants très affligés. En conséquence, Nous vous chargeons de faire connaître à l'Episcopat du monde entier notre ardent désir que l'on ait recours au Cœur de Jésus, trône des grâces, et qu'à ce trône on ait recours par Marie. »

En même temps, le Souverain Pontife prescrivait d'ajouter aux Litanies l'invocation : « Reine de la Paix, priez pour nous ! »

La lettre de Benoît XV est du samedi 5 mai. Et voilà que, huit jours après, le dimanche 13 mai, Notre-Dame du Rosaire se montre à trois petits bergers sur le sol du Portugal, puis leur apparaît cinq autres fois, leur recommandant avec insistance de « *réciter le chapelet pour demander la fin de la guerre* », car « *seule Marie peut obtenir cette grâce aux hommes* ». La voix du Ciel répond à celle du Vicaire du Christ.

Et bientôt, parmi tous les bruits sinistres de guerre, commence à circuler, d'une extrémité à l'autre du Portugal, un nom qui résonne comme une annonce de paix, comme une invitation souriante à la réconciliation, l'arc-en-ciel au milieu de la tempête : Fâtima !... Fâtima ¹ !...

Qu'évoquaient donc ces syllabes aux consonances orientales ?

En histoire ou en géographie, on ne connaissait d'autre Fatima que la fille de Mahomet (morte en 632) qui avait donné son nom, au X^e siècle, à la dynastie des Fatimites.

Et pourtant, maintenant, moins de vingt-cinq ans après, le nom de Fâtima vole de bouche en bouche, non seulement au Portugal, mais dans tous les pays d'Europe et dans bien des régions du globe fort éloignées, partout béni et célébré avec un enthousiasme toujours grandissant.

Fâtima est une petite paroisse, à cent kilomètres environ au nord de Lisbonne, dans le district (département) de Santarem. Elle est formée d'une quarantaine de hameaux, perdus dans les replis d'une montagne appelée la *Serra de Aire* ², qui groupaient, avant les événements qui l'ont rendue célèbre, environ deux mille cinq cents habitants. Le petit bourg central étalait

¹ Le premier à de Fâtima est très fortement accentué dans la prononciation.

² L'altitude moyenne des sommets autour de Fâtima est de 600 mètres ; celle du village même de Fâtima est de 379 mètres.

ses quelques maisons tout le long d'une rue unique, tronçon de la route de Leiria à Ourém.

Le nom franchement arabe de cette petite bourgade prouve l'antiquité de ses origines et il évoque une vieille légende que l'on se plaît à raconter malgré son caractère vague et incertain au point de vue historique.

En 1158, alors que la moitié du Portugal, depuis le Tage jusqu'au sud, était encore sous le joug de Mahomet, une brillante cavalcade de jeunes Musulmans des deux sexes, richement vêtus, sortait, le matin de la Saint-Jean, du château d'Alcacer do Sal, se dirigeant vers les bords de la rivière Sado, pour s'y livrer à des réjouissances.

Ils marchaient allégrement, lorsque subitement sortit d'une embuscade un groupe de cavaliers portugais, conduits par le redoutable Traga-Moiros (Avale-Maures), dom Gonçalo Herminguès. Surpris, le joyeux cortège se débande ; la plupart des cavaliers tombent en combattant courageusement, les autres sont faits prisonniers, ainsi que les dames de l'escorte, et conduits à Santarem pour y être présentés au roi, don Alfonso Henriquès, fondateur de la monarchie, alors en guerre avec les Sarrasins.

Le roi loue la vaillance des siens et demande au capitaine quelle récompense il désire.

— L'honneur de vous avoir servi, Sire et, comme souvenir de cette journée, je demanderai la main de Fâtima.

C'était le nom de la plus noble et de la plus belle des captives, la fille du vali d'Alcacer.

— Bien ! répond le monarque, mais à la condition que la jeune princesse accepte librement notre sainte foi et consente à devenir votre épouse.

Fâtima accepta. Après avoir reçu l'instruction convenable, elle fut baptisée sous le nom d'Ouréana. Le mariage se célébra et le roi donna à don Gonçalo, comme cadeau de noces, la cité d'Abdégas qui s'appela désormais Ouréana (aujourd'hui Ourém).

La belle princesse mourut à la fleur de l'âge ; dom Gonçalo, désolé, se donna à Dieu dans l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, récemment construite par Alfonso I, à 30 kilomètres d'Ourém.

Quelques années plus tard, cette abbaye fondait un petit monastère dans un village de la montagne voisine. Fr. Gonçalo, d'après certaines chroniques, y fut envoyé. Dès que la chapelle fut construite, il y fit transporter les restes de sa chère Ouréana, lesquels, dit-on, y seraient encore sans que nulle inscription en marque la place.

Et voilà selon la légende, comment s'explique la consonance si purement arabe de ces trois syllabes : Fâtima.

Le couvent dura jusqu'au XVI^e siècle. La chapelle, encore debout, est devenue, avec maintes transformations, l'église paroissiale actuelle.

La lutte contre l'Islam continua tout au long du XII^e siècle. Plusieurs des beaux faits d'armes qui ont fait du Portugal le chevalier de la Croix contre le Croissant, se déroulèrent dans la région qui avoisine Fâtima.

C'est là aussi que se décida d'une manière définitive, à la fin du XIV^e siècle, l'indépendance nationale du Portugal, car les rois de Castille n'avaient pas abandonné de bon gré leurs droits sur les provinces occidentales de la péninsule ibérique.

Le héros de cette indépendance et la figure la plus populaire de l'épopée portugaise, c'est le bienheureux dom Nuno Alvarès Pereira, type à la fois du héros et du saint comme notre Jeanne d'Arc. Or, précisément, quelques semaines avant la première apparition de Fâtima, l'Eglise venait de reconnaître et d'approuver le culte traditionnel que les diocèses du Portugal lui rendaient (février 1917).

Dom Nuno commandait, avec le titre de connétable, l'armée du roi Jean I^{er}. Sur son étendard, l'image de la Vierge était brodée.

La veille de la rencontre avec l'armée, plus nombreuse et plus puissante, du roi de Castille, il se trou-

vait sur le plateau même de Fátima. Il y invoqua solennellement la protection de Marie et le roi fit vœu, si la victoire lui revenait, d'élever un beau monastère en l'honneur de Notre-Dame.

Le lendemain, qui était la veille même de l'Assomption, ce fut la grande victoire d'Aljubarrota.

En reconnaissance, Jean I^{er} fit construire une église magnifique sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, ainsi que le monastère de la Bataille, confié aux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Vrais joyaux de l'art gothique, ces monuments de l'indépendance nationale à la gloire de Marie se trouvent à quelques kilomètres de Fátima et ont donné le nom à la petite ville qui s'est édifiée tout autour : A Batalha.

Tous ces souvenirs sont très chers à la piété et au patriotisme portugais.

On connaît le zèle des Dominicains pour la dévotion au saint Rosaire. Ils la propagèrent parmi le peuple des environs.

Depuis la guerre civile de Dom Pedro (1828), les moines ont été chassés de ce sanctuaire de La Bataille et il n'est depuis longtemps qu'un monument historique. N'est-ce pas pourtant digne de remarque que la Sainte Vierge ait choisi pour se montrer aux hommes le voisinage d'un monastère qui fut pendant des siècles un centre de diffusion de la dévotion qu'Elle préfère ? N'est-ce pas à l'influence persistante de ce sanctuaire marial que les enfants de la région doivent d'avoir conservé la pieuse habitude du chapelet quotidien ?

Paisible hameau

Avant le développement du Sanctuaire de la Cova da Iria, qui a changé sous ce rapport la physionomie de la région, il n'y avait, pour relier le plateau de Fátima aux villes de la plaine, que quelques routes mal entretenues et de très mauvais chemins.

Placé dans un de ces chemins étroits et creux, un voyageur n'aurait aperçu que pierres et rocailles. Les générations successives ont entassé les cailloux sur les bords des champs. Comme dans certaines régions de France, par exemple dans l'ancien comté de Foix, ces tas forment de larges murailles qui séparent les cultures et peuvent parfois servir de chemin.

Dans l'espace resté libre se récoltent de magnifiques froments et des maïs superbes. On voit même çà et là, parmi les rocailles, des vignes fraîches et vigoureuses qui donnent aux habitants la petite quantité de vin dont ils se contentent.

Dans un décor pareil, à quelques minutes du bourg de Fàtima, se trouve un groupe de maisons basses et d'aspect bien modeste, une dizaine tout au plus, alignées le long d'un chemin étroit et raboteux, séparées par des cours et des jardins : c'est le hameau d'Aljustrel.

Les habitants sont des montagnards rudes et laborieux. La monotonie de leur vie constamment occupée aux travaux des champs, pénibles sur ce sol ingrat, n'est interrompue que par la visite au village pour la messe du dimanche et par de rares descentes à la ville, Vila Nova de Ourém surtout, à l'occasion des foires.

Les maisons sont petites, sans étages, couvertes de tuiles. La façade, d'ordinaire blanchie à la chaux, est coupée de deux petites fenêtres et d'une porte étroite à laquelle on accède du chemin par deux ou trois marches de pierre.

Si nous y pénétrions, nous trouverions partout le même mobilier rustique, solide certes, mais qui nous paraîtrait bien insuffisant. Toutefois, sur les murs, témoignant des sentiments profondément religieux des habitants, nous verrions toujours le saint Crucifix et une profusion d'images pieuses.

A côté de la maison, et la prolongeant, la bergerie et les communs. Derrière, l'enclos, comprenant l'aire et le jardin où, parmi les beaux arbres fruitiers, domi-

nent les figuiers. Dans le coin le plus ombragé, le « puits ». Faute d'eau de source, ce n'est qu'une citerne creusée dans le roc ; mais l'eau des pluies s'y maintient très fraîche et très agréable à boire.

Deux de ces maisons appartiennent à deux beaux-frères, Antonio dos Santos et Manuel-Pedro Marto ; la première, dans la partie basse du hameau ; l'autre, vers le haut.

Celle de Manuel-Pedro est presque neuve, car elle a été bâtie à l'occasion des premières noces de sa femme, Olimpia de Jésus, qu'il épousa veuve et mère de deux enfants. Neuf autres fils ou filles sont venus peupler encore cette maison. François, né le 11 juin 1908, et Jacinte, née le 10 mars 1910, sont les deux plus jeunes ¹.

Maria-Rosa, sœur de Manuel-Pedro, a épousé Antonio dos Santos, travailleur honnête et vaillant, mais moins zélé pour ses affaires que son beau-frère. Dans sa maison vivent un fils et quatre filles, dont la plus petite a reçu au baptême le nom de Lucie de Jésus. Elle est venue au monde le 22 mars 1907 ².

Les trois enfants que nous avons nommés, les deux derniers d'Olimpia et la plus jeune de Maria-Rosa, vont être l'objet de la plus belle aventure qui puisse advenir à des enfants chrétiens.

Nous aurons l'occasion de les présenter plus longuement ³.

¹ Noms des autres : Antonio, Manuel, José, João, Florinda, Theresa, Francisco, Theresa, Jacinta. La seconde Theresa étant morte, François et Jacinte se trouvent, de fait, les deux derniers.

² Une fille aînée de vingt-six ans est déjà mariée. Les autres ont vingt-quatre, vingt et quinze ans ; elles s'appellent Theresa, Gloria et Carolina. Le garçon Manuel a vingt-deux ans et se trouve à la guerre. Antonio a cinquante ans et sa femme, quarante-huit.

³ Voir III^e partie : Les Voyants.

Au moment des grandes apparitions de Marie, Lucie, la plus grande, a dix ans à peine ; François a neuf ans et sa sœur Jacinte vient d'atteindre sept ans.

Depuis quelques mois, ils sont occupés le long du jour à garder respectivement les brebis de leur famille, mais ils ont fondu les deux troupeaux en un seul et, régulièrement, ils le mènent paître de concert.

Qui soupçonnerait ces trois pastoureaux ignorants et ignorés, mais candides et pieux, d'avoir été choisis par la Reine du Ciel pour être les héros du plus grand drame surnaturel et mystique de nos temps troublés et inquiets ?

CHAPITRE II

APPARITIONS DE L'ANGE

(1916)

Merveilleux récits

Déjà Lucie, François et Jacinte portent dans leur cœur un grand secret que les petits garderont jusqu'à la mort et que l'autorité ecclésiastique n'a révélé que récemment (mai 1942). Un Ange leur a apparu et parlé plusieurs fois, apparemment en vue de préparer les futurs confidents de la Très Sainte Vierge à leur vocation si spéciale.

Les récits qui vont suivre ont été authentiqués par l'autorité ecclésiastique à la fois au Portugal et à Rome. D'abord S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, dans la remarquable homélie qu'il prononça à la messe pontificale, à la Cova da Iria, le 13 mai 1942, en affirma solennellement la réalité devant un auditoire de plusieurs centaines de milliers de personnes¹.

Presque en même temps paraissait à Rome la quatrième édition italienne de *Le meraviglie di Fátima* par le R. P. da Fonseca, faisant connaître au public pour la première fois les traits merveilleux que nous allons raconter. Or cette édition, sortie des presses de la Typographie Polyglotte Vaticane, portait l'*imprimatur*

¹ Son Eminence a de nouveau authentiqué ces récits en donnant une préface, d'ailleurs très belle et très émouvante, à la 3^e édition de *Jacinta* qui les contient (octobre 1942).

de Mgr de Romanis, vicaire général du Saint-Père pour la Cité du Vatican.

Lucie, François et Jacinte avaient la pieuse habitude de dire, avant de partir derrière leur troupeau, un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de leurs Anges gardiens. Nullement ingrats, les esprits célestes accompagnaient sans doute de leur assistance invisible les petits pasteurs et se complaisaient en leur compagnie. S^r Lucie, priée par son évêque de dire tout ce qu'elle peut dire sur les événements de son enfance, nous affirme que, plusieurs fois, un Ange leur rendit sensible sa présence et les instruisit familièrement en vue des « desseins de miséricorde » que le Seigneur avait sur eux.

Voici le récit qu'elle nous donne des trois principales¹ visites de l'esprit céleste.

« ... Priez comme cela !... »

C'était le temps où depuis peu François et Jacinte avaient été autorisés par leurs parents à garder leur troupeau avec Lucie, un jour de la fin du printemps 1916². Tous trois paissaient leur troupeau dans une propriété des Santos qui se trouve au bas de la colline du Cabeço et qu'on appelle le Jardin Vieux.

Voici que vers le milieu de la matinée, il commença à tomber une pluie très fine, presque de la bruine. Les enfants montèrent sur le flanc du coteau, suivis de leurs brebis, en quête d'un rocher qui pût leur servir d'abri. « C'est ainsi, dit Lucie, en racontant cela, que nous entrâmes pour la première fois dans cette grotte bénie. »

¹ Les premières visites de l'Ange datent de 1915.

² « Je ne puis préciser la date avec certitude parce que, à cette époque, je ne savais pas encore compter ni les années, ni les mois, ni même les jours de la semaine. » (Lucie.)

Il s'agit d'une anfractuosité de rocher, à mi-pente de la colline, dans un terrain appartenant au parrain de Lucie. Nous retrouverons souvent cette petite grotte que nous appellerons le « trou du Cabeço ». Les arbres et les arbustes sont assez épais en cet endroit pour former devant l'ouverture de la grotte un rideau qui le cache aux regards.

Cependant la pluie cessa et le soleil revint, clair dans le ciel bleu. Toutefois nos pastoureaux restèrent dans leur abri tout le reste de la matinée. Sur le midi, ils y prirent leur frugal repas quotidien, y r cit rent leur chapelet, puis s'amus rent à jouer aux osselets avec de petits cailloux.

Tout à coup, surpris par une rafale de vent, ils se retournent instinctivement vers la plaine pour se rendre compte de ce qui se passe, car le temps est serein.

Au-dessus des oliviers qui couvrent tout le bas de la pente devant eux, ils aperçoivent une grande lumière avec une sorte de silhouette humaine qui se dessine dans l'air et se dirige vers eux. Elle est toute blanche, plus blanche que la neige, et semble une statue de cristal traversée par les rayons du soleil.

A mesure qu'elle approche, ils peuvent mieux en distinguer les traits qui sont ceux d'un adolescent de quatorze ou quinze ans, d'une beauté surhumaine.

Arrivé près des enfants, il leur dit doucement :

— N'ayez aucune crainte. Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi.

Alors il se met à genoux et, courbant le front jusqu'à toucher le sol, il répète par trois fois

— « *Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.* »

Poussés par un mouvement surnaturel, les trois enfants se sont prosternés comme lui et ont répété les paroles qu'ils lui ont entendu prononcer.

Puis l'Ange se leva et il ajouta :

— Priez comme cela ! Les Cœurs très saints de Jésus et de Marie s'émouvront à votre prière.

Le mystérieux jeune homme disparut.

Voici comment Lucie, vingt-cinq ans après, rapporte ses impressions :

« L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que nous ne nous rendions pas compte de notre propre existence pendant un grand espace de temps, restant dans la même position où l'Ange nous avait laissés, répétant toujours la même prière.

« La présence de Dieu se sentait si intense et si intime que nous n'osions pas parler, même entre nous. Le lendemain, nous sentions encore l'esprit enveloppé de cette atmosphère qui ne disparut que très lentement.

« Dans cette apparition, personne ne pensa à en parler ni à recommander aux autres le secret ; le silence s'imposait de lui-même. C'était une grâce si intime qu'il n'était pas facile d'en dire le moindre mot. C'est peut-être parce qu'elle était la première qu'elle nous fit si forte impression. »

Les paroles de l'Ange s'étaient imprimées si fortement dans les esprits des enfants qu'ils ne les oublièrent plus. Désormais, il leur arrivera souvent, lorsqu'ils pourront le faire sans être vus, de se prosterner comme l'Ange l'avait fait devant eux. Et ils répéteront la prière qu'il leur a enseignée jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus ni prononcer les paroles, ni garder cette position mortifiante.

Lucie, François et Jacinte gardèrent donc le secret le plus absolu sur cette mystérieuse visite et ils n'en parlaient qu'entre eux. La petite grotte solitaire du Cabeço, où avait commencé ainsi leur vocation mystique, leur devint très chère et plus tard, elle fut le lieu préféré de leurs méditations et de leurs pénitences.

« ... Pour la conversion des pécheurs »

Deux mois plus tard, pendant les grandes chaleurs (fin juillet ou premiers jours d'août), aux heures de la sieste, les grandes personnes prenaient leur repos ; nos trois amis étaient dans le jardin de la maison de Lucie « derrière le puits », un autre endroit préféré des enfants pour le calme et la solitude qu'ils y trouvaient.

Tout d'un coup, sans que rien ne les ait avertis, le visiteur mystérieux du Cabeço se trouva à côté d'eux. Il leur parla ainsi :

— Que faites-vous là ?... Priez, priez beaucoup ! *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde...* Offrez continuellement au Seigneur des prières et des sacrifices.

Ici Lucie posa une question :

— Comment ferons-nous des sacrifices ?

— De toutes choses vous pouvez faire des sacrifices. Offrez-les en acte de réparation pour tant de péchés qui l'offensent et de supplication pour la conversion des pécheurs. Tâchez d'attirer de la sorte la paix sur votre Patrie. J'en suis l'Ange gardien, l'Ange du Portugal. Surtout acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur voudra vous envoyer...

Ces mots pénétraient l'esprit des enfants « comme une lumière qui leur faisait comprendre combien Dieu les aimait et combien il voulait être aimé, combien est grand le prix du sacrifice et comment le Seigneur en tient compte pour convertir les pécheurs ». Aussi, dès ce moment, Lucie, Jacinte et François s'appliquèrent à offrir au Seigneur tout ce qui pouvait les mortifier. Mais la pénitence qu'ils préféraient était de rester des heures et des heures prosternés par terre en répétant la prière que l'Ange leur avait enseignée dans sa première apparition.

Communion mystique

C'était fin septembre ou début d'octobre. Les petits pastoureaux, ayant pris leur petit repas dans un champ des Santos, au bas de la colline du Cabeço, montèrent jusqu'à la caverne afin d'y réciter le chapelet et la prière de l'Ange. Ils avaient maintes fois répété cette formule lorsqu'ils se virent environnés d'une clarté extraordinaire.

Alors ils se levèrent et aperçurent l'Ange à côté d'eux. Cette fois il tenait à la main un calice au-dessus duquel ils voyaient une hostie. De la blancheur de l'hostie des gouttes de sang découlaient dans le calice.

Laissant le calice, qui resta mystérieusement suspendu en l'air, il s'agenouilla à côté des enfants et leur fit répéter trois fois cette formule :

Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels il est lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur Sacré et par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

L'Ange se relève, prend l'hostie et la présente à Lucie qui la reçoit. Puis il partage le calice entre Jacinte et François, disant en même temps :

— Prenez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats ! Réparez leurs péchés et consolez votre Dieu !

Puis, se prosternant de nouveau, il répéta trois autres fois la prière : *Très sainte Trinité...* et il disparut.

Les enfants restaient toujours à genoux, dans la même position, répétant sans arrêt la même formule, sans pouvoir détourner leur pensée de la céleste vision

et de la communion mystérieuse qu'ils venaient de recevoir. La pensée de la présence de Dieu les absorbait totalement et les privait même de l'usage des sens corporels. C'était une grande paix et un grand bonheur au fond de l'âme et en même temps un grand abattement physique.

C'est François qui, le premier, revint à lui et se rappela la réalité d'ici-bas. Le soir était venu : il était temps de rentrer à la maison.

Cette fois encore, cette fois surtout, ils gardèrent le silence sur la céleste visite.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

(13 mai 1917)

Matin de mai

En cette belle journée du dimanche 13 mai 1917, après leur retour de la messe, Lucie, Jacinte et François ont opéré la jonction de leurs deux troupeaux. Avant de partir, ils n'ont pas manqué de dire le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur de leur Ange gardien.

A la sortie du hameau, au lieu dit la Glaisière, ils ont discuté sur le choix du pacage pour la journée. Par hasard, ou plutôt par un effet de la divine Providence et par une inspiration de la Sainte Vierge, ils ont choisi, entre dix autres, un endroit appelé *Cova da Iria*¹.

Pour s'y rendre, les trois petits bergers rebroussement un peu de chemin ; ils prennent un sentier qui a aujourd'hui disparu par suite des grands travaux de terrassement qui ont été effectués. Il traversait la *Charneca*, sorte de lande aride où l'on ne voyait que sable et graviers. Quelques îlots de jonc ou de bruyère

¹ Ce nom devenu si populaire au Portugal mérite une explication. *Cova* signifie : fosse, creux, cuvette. C'est une allusion à la configuration du terrain qui forme un amphithéâtre naturel d'environ 500 mètres de diamètre. *Iria* est très probablement le nom de sainte Iria ou sainte Irène, qui vécut dans la région au VII^e siècle (morte en 652 ; fête le 20 octobre). C'est elle qui a donné le nom à la ville de Santarem, Santa Irena.

épars çà et là ne réussissent pas à retenir la gourmandise des trente et quelques brebis.

A la Cova da Iria, située à plus de deux kilomètres du bourg de Fátima, les parents de Lucie possèdent une pièce de terre. La plus grande partie est inculte ; il y pousse seulement des chênes verts épars çà et là et quelques oliviers ¹.

Les enfants y arrivent vers le milieu du jour. L'heure du déjeuner approche. Tranquillisés sur le bon repas que vont faire les moutons avec l'herbe tendre de la saison, Lucie, Jacinte et François songent à prendre le leur.

Une fois le panier vidé de son frugal contenu, Lucie pense au chapelet quotidien. Comment y manquerait-on pendant ce mois de mai qui est consacré à la Sainte Vierge ? Et l'Ange n'a-t-il pas recommandé de prier avec ferveur ?

Cette fois, ils se mettent à genoux, sur le gazon, à l'ombre d'un olivier.

Leur pieux devoir accompli, ils poussent le troupeau vers le haut de la propriété, sur la cime du coteau. Là, sans perdre de vue leurs brebis, ils se mettent à jouer à un de leurs jeux préférés : bâtir une maison.

Lucie et Jacinte apportent les matériaux, François les assemble. Bientôt s'élève une petite enceinte de pierre sèche autour d'un tas de brindilles de pin.

Symbole prophétique que ne soupçonnent pas ces petits maçons : le fragile édifice se dresse à l'endroit même où, dans quelques années, s'élèvera la basilique de Notre-Dame de Fátima, la plus grande église du Portugal ².

¹ La Cova da Iria, depuis la fontaine actuelle jusqu'à la Basilique, appartenait aux Santos depuis trois générations.

² L'endroit précis où bâtissait François correspondrait, dans la basilique actuelle, au milieu gauche du transept. C'est là que fut posée et bénie la première pierre.

La belle Visiteuse

C'est le plein midi. Le soleil est au zénith. Tout à coup, une sorte de grand éclair éblouit les petits bergers. Saisis d'épouvante, ils scrutent l'horizon : pas le moindre nuage !

Lucie a entendu parler des orages subits du mois de mai ; la tempête se prépare sans doute derrière les collines.

— Rentrons ! l'orage pourrait nous surprendre.

Ses cousins, encore plus effrayés qu'elle, approuvent. Vite, ils rassemblent les brebis et les poussent sur la descente vers la droite.

Arrivés au fond de la « cuvette », à l'endroit précis où devait jaillir plus tard la source miraculeuse, un éclair, encore plus éblouissant que le premier, les cloue sur place. Muets de crainte, ils retiennent leur respiration et se jettent les uns aux autres des regards interrogatifs. Puis, ils continuent de suivre les brebis.

Après quelques pas, à 3 ou 4 mètres d'un petit chêne vert, ils se trouvent environnés d'une grande clarté qui les aveugle presque. Tous trois, obéissant à la même impulsion, regardent vers la droite. Devant eux, au-dessus de l'arbuste, au centre de cette grande auréole de lumière qui les enveloppe eux aussi, ils voient une belle Dame, plus brillante que le soleil.

Epouvantés, ils veulent fuir. Un geste maternel et une douce parole les retiennent.

— N'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal.

Alors les enfants, tombant en extase, la contemplent.

La merveilleuse « Demoiselle » comme disaient d'abord les enfants, paraît tout au plus dix-huit ans. Elle ne ressemble à aucune des images de la Vierge ou d'autres saintes que les enfants ont vues.

La robe, d'un blanc de neige, tombe jusque sur les pieds. Elle est serrée autour du cou par un cordon doré dont les bouts descendent jusqu'à la taille.

Un voile (ou « mante ») blanc, aux bords ornés de fines broderies d'or, recouvre la tête, les épaules et, retombant presque aussi bas que la robe, enveloppe tout le corps.

Le visage, aux lignes très pures et infiniment délicates, brille dans une auréole de soleil ; il sourit aimablement, mais d'un sourire légèrement voilé d'une ombre de tristesse.

Les mains sont jointes à hauteur de la poitrine. Au bras droit pend un joli chapelet aux grains blancs, brillants comme des perles et terminé par une petite croix d'argent bruni.

Les pieds, nus et roses, posent doucement sur un léger nuage d'hermine qui effleure les verts rameaux de l'arbuste.

Après vingt-cinq ans, Lucie n'a pas oublié un trait de cette céleste vision. Mais quand on lui demande de la décrire, elle ne sait que dire ce mot : lumière !

Il y a cinq ans, au sujet d'une image de Notre-Dame de Fàtima qui est loin de la satisfaire, elle écrivit à Mgr J. da Silva, évêque de Leiria, les remarques suivantes :

« Il me semble que, si je savais peindre — sans être capable de la peindre telle qu'elle est, puisque c'est impossible et qu'on ne peut même pas la décrire avec les mots de la terre —, je mettrais seulement une robe, aussi simple et aussi blanche que possible, et la « mante » tombant du sommet de la tête jusqu'au bas de la robe.

« Et comme je ne pourrais pas peindre la lumière et la beauté qui l'ornaient, je supprimerais toutes les parures à l'exception d'un mince filet doré sur les bords de la mante. Cet ornement brillait sur le fond de lumière comme si c'eût été un rayon de soleil brillant plus intensément que le reste. Cette comparaison demeure bien en deçà de la réalité, mais je ne sais comment mieux l'exprimer. »

Première conversation

La « Dame » regarde les enfants, Lucie s'enhardit à l'interroger :

— D'où êtes-vous, Madame ?

— *Je suis du Ciel.*

— Et que venez-vous faire ici ?

— *Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que j'attends de vous.*

Après un moment de silence, Lucie reprend :

— Vous venez du Ciel... Et moi, irai-je au Ciel ?

— *Oui, tu y viendras.*

— Et Jacinte ?

— *Aussi.*

— Et François ?

Les yeux de l'apparition se tournent alors plus directement vers le garçonnet et le fixent avec une expression mêlée de bonté et de maternelle compassion

— *Lui aussi. Mais auparavant, il faut qu'il récite beaucoup de chapelets.*

La conversation se poursuit entre les petits bergers extasiés et la mystérieuse « Demoiselle ». Les enfants n'en oublieront plus un seul mot, mais nul autre n'en connaîtra sans doute jamais toutes les paroles, parce que les voyants, d'un commun accord, feront silence sur certaines choses qu'il leur paraîtra indiscretion ou vanité de révéler¹.

Ils ont cependant raconté que la Dame les tranquillisa sur le sort éternel de deux jeunes filles qui venaient de mourir dans la paroisse, l'une étant déjà au Ciel, l'autre encore au Purgatoire.

¹ Cependant, à l'occasion du XXV^e anniversaire des Apparitions, en 1941-42, Lucie a révélé de nombreux détails jusqu'ici inconnus. Nous les avons ajoutés à cette deuxième édition. (Voir notre Avant-Propos, p. 14 ss.)

Voici trois ans à peine, Lucie, dans un cahier de souvenirs rédigé à la demande de Monseigneur l'Evêque de Leiria, a révélé un détail, jusque-là gardé jalousement secret, et qui éclaire d'une manière saisissante, maintenant qu'il est connu, les plus petits détails de la vie pénitente des voyants de Fátima, leur donnant une signification inattendue.

— *Voulez-vous*, demanda la Dame aux enfants, dès cette première apparition, *offrir à Dieu des sacrifices et accepter toutes les souffrances qu'Il vous enverra en réparation des péchés si nombreux qui offensent sa divine Majesté ? Voulez-vous souffrir pour obtenir la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie ?*

— Oui, nous le voulons, répond Lucie avec enthousiasme, au nom de tous les trois.

Par un geste de complaisance maternelle, la Vision montre combien lui est agréable la générosité de ces innocents. Puis, Elle ajoute :

— *Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.*

En disant ces mots, l'Apparition écarta les mains qu'Elle tenait jusque-là jointes, et ce simple geste fit jaillir dans la direction des voyants un faisceau de lumière mystérieuse, à la fois très intense et très intime, qui les « pénétrant jusqu'au plus profond de l'âme (ce sont les propres paroles de Lucie), les fit se voir eux-mêmes en Dieu plus nettement que dans le miroir le plus clair »...

Alors, mus par une impulsion irrésistible, les petits voyants tombèrent à genoux, répétant avec force :

« O très sainte Trinité, je vous adore !... Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime !... »

Après quelques moments, l'Apparition recommanda aux petits de dire le chapelet tous les jours avec dévotion pour obtenir la paix du monde et la conversion des pécheurs.

Puis la Dame s'éloigne dans la direction de l'est. Il semble qu'Elle ne remue pas les pieds, elle va « toute droite », « tout d'une pièce ». Bientôt, la merveilleuse vision s'évanouit dans la lumière du soleil.

Après l'extase

Revenus de leur saisissement, Lucie, François et Jacinte se regardent avec bonheur et échangent leurs premières impressions.

Tous les trois ont parfaitement vu l'Apparition, mais elle a parlé avec Lucie seule. François n'a même pas entendu la voix de la belle Dame, quoiqu'il ait saisi tout ce qu'a dit sa cousine. Jacinte a tout entendu distinctement, demandes et réponses, mais elle n'a pas pris part à la conversation¹.

Le dialogue entre Lucie et la Vision a duré environ dix minutes, presque le temps de dire un chapelet entier.

Et le troupeau ? François est le premier à s'apercevoir qu'il s'est écarté de ses gardiens. Les gourmandes brebis, laissées à elles-mêmes, ont envahi un champ de vesces bien verdoyant.

Les pasteurs se hâtent de les ramener. Quels ennuis ils vont avoir ! Le champ violé est la propriété d'une autre famille... Mais en regardant bien, ils s'aperçoivent qu'il n'y a pas de dégâts. « Par bonheur, disait ingénument Lucie, on ne voyait aucune vesce mangée. »

Nos trois amis n'ont plus envie de jouer. Le bonheur de leurs âmes, après ce premier contact avec le Ciel, leur suffit. Absorbés dans un mutisme fait de surprise et d'étonnement, ils ne cherchent même pas à en sor-

¹ Cette circonstance, à elle seule, est une preuve suffisante de la réalité de la vision. Des enfants qui auraient inventé un récit pareil n'auraient jamais imaginé cette différence entre leurs perceptions respectives.

tir, savourant en eux-mêmes ce qu'ils ont vu et entendu.

Jacinte, cependant, rompt le charme. De temps en temps, elle répète :

— Ah ! quelle belle Dame ! Quelle belle Dame !

Tous trois, regardant du côté du Levant, cherchent encore le sillage de lumière de la Vierge disparue. Jacinte joint les mains en admirative ferveur, comme pour invoquer la Vision. Elle ne sait que redire :

— Oh ! qu'elle était belle cette Dame !

La voyant si enthousiaste et soupçonnant les suites que pourrait avoir l'événement, Lucie dit à sa cousine :

— Au moins, ne va pas raconter ça à tout le monde !

— Je ne dirai rien ! Je ne dirai rien ! N'aie pas peur !

Avant le coucher du soleil, ils rassemblent les brebis et les poussent devant eux. Lorsqu'ils arrivent à Aljustrel, le crépuscule les enveloppe. En disant adieu à ses cousins devant leur bergerie, Lucie répète la consigne :

— Silence complet, vous entendez !

— Oui, oui, dit François, on se taira.

L'événement au village

Chez les Santos, l'on soupa et l'on récita la prière du soir. Antonio sortit « prendre l'air ». Maria-Rosa fit faire à l'un de ses fils, à la lumière de la lampe à huile, la lecture d'une page de l'Ancien Testament. Puis on se coucha.

Chez les Marto, il en fut autrement. Jacinte était sur des charbons ardents. Elle ne pouvait garder pour elle seule le poids de son grand bonheur. Comment pourrait-elle le cacher à sa mère, à qui elle racontait toujours ce qui était arrivé pendant le jour ?

Manuel-Pedro et Olimpia ont été absents toute la journée. Le soir, Jacinte va attendre sa mère sur le chemin. Lorsqu'elle l'aperçoit, il est déjà tard. Elle

court à elle et, ce qu'elle ne faisait guère, se jette à son cou, en disant :

— Petite maman, aujourd'hui j'ai vu la Sainte Vierge à la Cova da Iria.

— Jésus ! que dis-tu là ? Es-tu devenue folle ?

— C'est vrai !

— Ça, je ne le crois pas. Tu n'es pas une sainte pour voir la Sainte Vierge !

— Si ! je l'ai vue. François et Lucie l'ont vue aussi.

— Tu es une sottie, petite gamine !

Et l'enfant toute triste :

— Crois-moi, maman !

Une fois rentrée à la maison, Jacinte dit :

— Maman, François et moi, nous allons dire le chapelet ; la Vierge nous l'a recommandé.

Quand ils eurent fini, Jacinte revint vers sa mère :

— Maman, il faut dire le chapelet tous les jours ; la Sainte Vierge le veut.

Alors le père rentra lui aussi. Quand tout le monde fut à table¹, Olimpia demanda à sa fille ce qui s'était passé au juste.

La fillette raconta minutieusement à toute la famille réunie le fait extraordinaire avec toutes ses circonstances et François confirmait chacun de ses dires, mais, fidèle à sa promesse, n'ajoutait ni un détail ni un commentaire.

Le lendemain, dès le lever, Olimpia court chez sa belle-sœur pour éclaircir la chose. Mais Maria-Rosa ne sait rien. Sa fille n'a rien dit.

Elle attend encore pour lui en parler. Lucie, de son côté, a été prévenue par François de l'indiscrétion de Jacinte. La petite cousine s'excuse en disant, la main sur la poitrine :

— Il y avait là quelque chose qui m'empêchait de

¹ Il y avait, ce soir-là, le père, la mère, huit enfants, un beau-frère et un neveu.

me taire. Puis elle promet de ne plus rien dire à personne.

Entre Lucie et sa mère, le silence dura huit jours. Mais un matin que la mère et la fille se trouvent seules à la bergerie, Maria-Rosa en profita pour interroger l'enfant. Tout en regrettant que sa cousine ait manqué à la consigne de se taire, Lucie dit simplement ce qu'elle a vu.

M^{me} Santos, atterrée par la crainte des ennuis que peut lui attirer cette histoire, dont déjà les gens d'Aljustrel font des gorges chaudes, se persuade facilement que tout cela n'est qu'illusions et rêveries. Obsédée par cette pensée, elle s'en ouvrira, quelques jours plus tard, à M. le Curé de Fátima, l'abbé Manuel Marquês Ferreira ¹.

— De tels malheurs n'arrivent qu'à nous !

— Comment, un malheur cela ?

— Oui, cette enfant fait de nous la risée du pays !

— Mais si ce qu'elle raconte était vrai, ce serait pour vous une grande bénédiction et tout le monde vous porterait envie.

— Si c'était vrai !... Si c'était vrai !... Mais ça ne peut pas l'être... c'est ma fille qui ment... c'est la première fois, mais je vais lui apprendre à ne pas recommencer.

De retour à la maison, elle donna, en effet, à sa fille, en l'appuyant d'arguments frappants, la leçon promise.

Rapidement, la nouvelle se répandait ; elle ne rencontra que des incrédules et les langues allaient bon train.

— Ça peut-il être des choses pareilles !

— Des gosses comme ça ! De la marmaille !

¹ Au Portugal, les prêtres sont appelés Révérend « Padre ». C'est d'ailleurs une appellation générale à tous les ecclésiastiques, qui traduit aussi bien : Mon Père, M. l'Abbé, M. le Curé, M. l'Aumônier, etc. Celui de Fátima porte le titre de Prieur, parce que, jadis, cette paroisse était un prieuré.

— C'est la faute de la famille !... S'ils y mettaient bon ordre !...

— Ils n'ont donc pas de bâtons pour faire taire ces faiseurs d'embarras ?...

Pour en finir une bonne fois avec ces bavardages, et aussi avec ses propres doutes, un beau matin, vers la fin mai, Maria-Rosa appelle sa fille encore au lit :

— Lève-toi tout de suite. Tu vas aller chez les voisins avouer que tu as menti !

Lucie reste ferme. Sa mère essaye des caresses, puis des menaces. Enfin, elle utilise avec vigueur le manche à balai. Elle n'obtient qu'un silence respectueux et la confirmation de tout ce qui a été dit.

Maria-Rosa se décide pourtant à laisser partir au pâturage la petite bergère en lui recommandant de bien réfléchir toute la journée.

— Je n'ai jamais accepté un mensonge dans la bouche de mes enfants. J'accepterai bien moins une tromperie de cette espèce. Ce soir, quand tu rentreras, je te conduirai dans toutes les maisons du hameau. Tu avoueras aux gens que tu les as trompés et tu leur demanderas pardon.

Lucie part vers la montagne avec ses brebis... et son chagrin. François et Jacinte l'attendaient déjà, étonnés de son retard. La voyant en larmes, ils lui en demandent la raison. Elle leur raconte tout, puis elle ajoute :

— Ma mère veut à tout prix que je me dédise. Comment pourrais-je le faire ?

Alors François blâme sa sœur :

— Tu vois, c'est ta faute... pourquoi l'as-tu dit ?

Jacinte baisse la tête et pleure ; puis, se mettant à genoux, les mains jointes, elle leur demande pardon.

— J'ai mal fait... mais je promets de ne plus rien dire à personne !...

Le soir, lorsque Lucie rentra, la mère recommença son sermon sur la franchise. Elle conclut :

— Ecoute. Choisis ce que tu voudras. Ou bien tu vas aller détromper les voisins, avouant ton mensonge, ou bien je t'enferme dans un cachot où tu ne verras même pas la lumière du jour.

Les sœurs de Lucie ne se faisaient pas faute d'appuyer les arguments et les menaces de la maman.

Quel chagrin pour la pauvre petite ! Elle aurait voulu pouvoir satisfaire sa mère, mais n'en trouvait pas le moyen. Elle ne sut que fondre en larmes. On la laissa toute seule dans un coin où elle put pleurer à son aise, offrant à Dieu son sacrifice, comme la Dame le lui avait demandé.

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME APPARITION

(13 juin 1917)

Le rendez-vous

Le 13 juin approchait ; Olimpia et son mari étaient disposés à laisser les enfants revenir au rendez-vous de la Dame ; mais la famille Santos s'y opposait violemment. Toutefois, il y avait, encore plus dans les villages voisins qu'à Aljustrel, des gens désireux de voir l'expérience renouvelée et même des partisans convaincus de la réalité de l'apparition. Ne fallait-il pas tenir compte de ces éléments de l'opinion ?

M^{me} Santos elle-même commençait à se rendre compte que les « claques » ne suffisaient pas à résoudre le problème.

Le jour fixé pour le rendez-vous avec la Dame se trouvait être le jour même de la fête, si populaire au Portugal, de saint Antoine de Padoue. Là-bas, on l'appelle saint Antoine de Lisbonne, parce que, effectivement, ce grand saint, mort à Padoue (Italie), était né à Lisbonne et y avait vécu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. C'est le patron national du Portugal et aussi le patron de la paroisse de Fátima.

Les parents avaient beaucoup compté sur cette circonstance pour retenir les enfants à la maison et au village. Mais eux gardaient leur résolution.

La veille au soir, Jacinte s'approche de sa mère et, au milieu de quelques aimables caresses, lui dit :

— Maman, ne va pas demain à la fête de saint Antoine. Viens avec nous, à la Cova da Iria, pour prier et voir la Sainte Vierge.

— Non, je n'irai pas... Ni toi non plus d'ailleurs. Du reste, c'est inutile, la Sainte Vierge ne se montrera pas.

— Mais si, maman ! Elle a dit qu'Elle reviendrait et Elle apparaîtra certainement.

— Alors tu ne veux pas aller à la fête de saint Antoine ?

— Cette Dame, maman, est tellement plus gentille !... J'irai avec Lucie et François, à la Cova da Iria. Si la Dame nous dit que nous devons aller à la fête de saint Antoine, nous irons.

Le lendemain, de bon matin, Manuel Pedro et son épouse, parce qu'ils n'attachaient pas grande importance aux dires des enfants et que, sans doute, ils considéraient leurs affaires comme plus urgentes, partirent pour la foire de Porto-de-Mós. Ils devaient y acheter une paire de bœufs et ne rentrer que le soir.

Chez les Santos, au dernier moment, on a décidé de rester neutres : on fait les morts. Maria Rosa, qui avait d'abord pensé se rendre à la Cova da Iria, se contenta de suivre la chose de loin.

Comme c'était l'usage les jours de fête, Lucie, Jacinte et François sortirent les deux troupeaux dès l'aurore et les rentrèrent de bonne heure.

Vers 11 heures, ils purent partir tous trois vers le céleste rendez-vous. A midi, ils sont depuis un moment à la Cova da Iria, récitant leur chapelet, avec quelle ferveur cette fois !

Une soixantaine d'autres personnes se sont rendues là, peut-être plus curieuses que convaincues.

Voici comment un de ces témoins raconte ce qui se passa :

« A l'heure convenue, arrivèrent les trois enfants ; ils commencèrent à réciter le chapelet à genoux, sous le grand chêne vert qui se trouve une cinquantaine de mètres plus haut que l'endroit des apparitions. Ayant terminé le chapelet, Lucie se leva, arrangea son châle,

le foulard qui lui couvrait la tête, ainsi que ses habits, comme elle aurait fait pour entrer dans une église ; puis elle se tourna vers l'est, attendant la vision.

« On lui demanda s'il y avait longtemps à attendre ; elle répondit que non. Les deux autres enfants demandèrent qu'on commençât un autre chapelet. Au moment même, Lucie eut un mouvement de surprise et s'écria : « Voilà l'éclair ! La Dame arrive ! »

« Et elle s'empressa de descendre, suivie de ses cousins, vers le bas de la pente, près du petit chêne vert des apparitions.

« J'entendis bien ce que Lucie disait à la Vision, mais je ne vis rien et je n'entendis pas les réponses. Cependant, je remarquai un fait étonnant : on était au mois de juin et l'arbre avait toute sa ramure couverte de longues pousses toutes jeunes. Or, à la fin de l'apparition, lorsque Lucie annonça que la Dame partait dans la direction de l'est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce même côté, comme si la Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure. »

Célestes confidences

La vision et le dialogue avaient duré environ dix minutes. Mais dans ce court espace que d'émotions pour les enfants !

C'est encore Lucie qui avait commencé la conversation :

— Que voulez-vous de moi, Madame ?

L'Apparition répondit que les enfants devaient revenir là le 13 du prochain mois ; Elle leur recommanda encore la récitation quotidienne du chapelet et Elle ajouta :

— *Je veux que vous appreniez à lire ; je vous dirai ensuite ce que je désire.*

Lucie demanda la guérison d'un malade qui lui avait été recommandé :

— *Qu'il se convertisse et il guérira dans l'année.*

Alors la Dame confia à chacun des trois un secret, ou plutôt un premier secret. François, qui n'entendait pas les paroles de la Dame, connut ce qui le concernait par Lucie.

On avait conjecturé que, dans ce « secret », il s'agissait de l'avenir des trois enfants. En tout cas, il ne pouvait s'agir de leur salut éternel, puisque déjà dans sa première apparition, la Dame les avait rassurés sur ce point. Sans doute, supposait-on, la Vierge aura annoncé aux deux petits leur fin prochaine, dont, par la suite, ils se montrèrent si certains. Quant à Lucie, elle aura, pensait-on, reçu l'invitation à abandonner le monde et à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

Or, ces suppositions, que nous avons formulées nous-mêmes dans nos éditions précédentes, étaient exactes. En effet, S^r Marie-des-Douleurs (Lucie de Jésus) a pu maintenant le révéler avec l'autorisation du Ciel¹. Mais il s'y ajoutait un autre élément important.

Lucie, en effet, avait demandé à la Dame de l'emmenner, ainsi que ses camarades, au Paradis. Et la Vision de répondre :

— Oui! Jacinte et François, je viendrai bientôt les prendre. Mais toi, tu dois rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.

¹ Dans un cahier écrit à la demande de son confesseur, Lucie raconte : « Le 17 décembre 1927, je me suis adressée à Jésus au Saint-Sacrement, afin de savoir comment je pourrais satisfaire au désir de mon confesseur de mettre par écrit certaines grâces reçues de Dieu si, pour les raconter, j'étais obligée de parler du secret que m'a confié la Très Sainte Vierge.

« Et Jésus me fit entendre sa réponse d'une voix claire : « Ecris, ma fille, écris tout ce qu'on t'ordonne. Ecris aussi ce que la Vierge très sainte t'a révélé lors de ses apparitions en parlant de..... Pour ce qui concerne le reste du secret, continue à le taire. »

— Alors je dois rester seule ? demande Lucie toute chagrine à la pensée de vivre ici-bas séparée de ses confidents et amis.

— *Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ! Ne te décourage pas ! Je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu.*

Cette révélation de leur avenir fut, pour ainsi dire, merveilleusement illustrée par une vision, je dirai supplémentaire, dont nous connaissons depuis peu les détails.

Comme Elle l'avait fait à la première apparition, la Très Sainte Vierge, tout en disant les derniers mots ci-dessus, écarta les mains, et une seconde fois, ce geste fit pénétrer dans la poitrine des enfants cette lumière immense dans laquelle ils se voyaient comme plongés en Dieu. Il leur sembla que François et Jacinte se trouvaient placés dans un faisceau de lumière qui s'élevait vers le ciel et Lucie dans un autre qui se déversait sur la terre.

Devant la main droite de l'Apparition, ils voyaient un cœur entouré d'épines qui le piquaient de toutes parts. Les enfants comprirent que c'était le Cœur Immaculé de Marie, affligé par tant de péchés du monde, et qu'il demandait pénitence et réparation.

Ils eurent plus tard la conviction que ce rayon pénétrant avait eu pour but de leur communiquer une connaissance plus parfaite et un amour spécial pour le Cœur Immaculé de Marie. Dès ce jour, en effet, ils éprouvèrent dans leur cœur pour Celui de leur Mère du Ciel un amour plus ardent.

A ce récit, Lucie ajoute : « C'est à cela que nous pensions lorsque nous disions que la Dame nous avait révélé un secret à l'apparition de juin. En réalité, Elle ne nous avait pas commandé de nous taire ; mais nous sentions que le Seigneur nous poussait à le faire. »

.

La Vision disparue, les enfants retournèrent chez eux et les quelques dizaines de témoins divulguèrent très

vite ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu de la bouche des enfants.

Premières contradictions

Grâce à eux, cette fois la nouvelle des célestes manifestations dépassa les limites de la paroisse et se répandit rapidement dans la région environnante.

A Fátima, elle devint le sujet de presque toutes les conversations. Quelques personnes, connaissant bien les petits voyants et ne pouvant douter de leur loyauté, admettaient la réalité des apparitions. Mais la plupart des gens se montraient sceptiques et parfois hostiles.

Les prêtres du voisinage restaient presque tous incroyables et particulièrement l'abbé Manuel Marquês Ferreira, curé de Fátima. Tout en prenant prudemment les mesures nécessaires pour suivre de près le développement des faits, il ne cachait pas sa conviction que tout cela était faux.

Malgré la deuxième apparition, la paix ne fut pas rétablie à la maison Santos. Au contraire, plus se divulguait le bruit de ces événements, plus Maria-Rosa s'acharnait à ruiner les dires de sa fille.

Les Marto, bien que convaincus de la sincérité de leurs enfants, craignaient qu'ils ne fussent victimes de quelque illusion. Un jour, Olimpia leur dit : « Faites bien attention ! Un moment viendra où je vous corrigerai d'importance, parce que vous trompez le monde... Par votre faute, bien des gens vont à la Cova da Iria. »

Les enfants surent se défendre.

— Nous n'obligeons personne à y aller. Que ceux qui ne veulent pas y aller, n'y aillent pas ! Pourtant, celui qui ne veut pas croire peut s'attendre à être puni de Dieu.

Chez Jacinte, on se contentait de menacer les enfants. Mais Maria-Rosa, très violente, rabrouait Lucie et la frappait pour la moindre chose, au point que M. le Curé crut devoir intervenir et lui recommander la modération.

Indécision du pasteur

Quelle joie pour cette mère lorsqu'elle fut invitée à conduire sa fille au presbytère pour y être interrogée ! Olimpia et les petits étaient également convoqués. C'était quelques jours après la deuxième apparition, « vers la mi-juin ».

« Ma mère, écrit Lucie, se sentit soulagée, pensant que M. le Prieur allait assumer désormais toute la responsabilité de l'affaire. Elle me dit :

« — Demain matin, nous irons entendre la messe ; puis tu iras chez M. le Curé. Qu'il te punisse, qu'il fasse ce qu'il voudra !... Pourvu qu'il t'oblige à avouer que tu as menti, je serai contente.

« Mes sœurs s'étaient mises du côté de ma mère et me faisaient entrevoir de redoutables sanctions pour m'effrayer. »

Lucie alla prévenir ses cousins de ce qui lui arrivait.

— Nous aussi, lui dirent-ils, nous allons chez M. le Prieur. Il a fait dire à maman de nous y conduire. Mais elle ne nous a pas parlé de punition... Patience !... Si on nous bat, nous souffrirons pour l'amour de Notre-Seigneur et pour les pécheurs !

« Le lendemain, raconte Lucie, j'allais avec ma mère chez M. le Prieur. En route, elle ne me dit pas un mot. Pendant la messe, j'offris mes peines au Seigneur... Comme nous montions ensuite le perron du presbytère, ma mère me dit :

« — Ne m'agace plus ! Tu vas dire à M. le Curé que tu as menti, afin qu'il puisse, dimanche prochain, détromper les gens. Ainsi, tout ça finira. Est-ce là des façons ?... Faire courir les gens à la Cova da Iria pour prier devant un chêne vert ? »

« Sans plus, elle frappa à la porte...

« Contrairement à tout ce que j'aurais pu redouter d'après les dires de ma mère et de mes sœurs, M. le Curé nous reçut affablement et m'interrogea posément

sur tous les événements. Puis, il conclut avec un grand calme :

« — Il ne me semble pas que tout cela vienne du Ciel. Quand Notre-Seigneur se communique aux âmes, Il leur demande habituellement de rendre compte de tout à leur confesseur ou à leur curé. Cette enfant, au contraire, s'enferme dans son silence. Cela pourrait être une tromperie du démon. L'avenir nous fera connaître la vérité. »

Les deux petits, de leur côté, n'avaient pas appris grand-chose à M. l'abbé Ferreira. François avait répondu avec simplicité et franchise sur tout ce que Lucie lui permettait de dire. Quant à Jacinte, elle s'était contentée de baisser la tête lorsque le prêtre l'interrogeait. Tout au plus lui avait-il arraché deux ou trois mots.

Quand, dehors, Lucie lui demanda la raison de ce silence, elle répondit :

— Tu sais bien que je t'ai promis de ne plus rien dire à personne.

Lucie était, au fond, grandement satisfaite de ce que l'entrevue si redoutée ne s'était pas trop mal terminée pour elle. M. le Curé ne l'avait pas punie ni même grondée ; surtout, il ne lui avait pas interdit de revenir à la Cova da Iria aux rendez-vous de la Vision. Il avait seulement demandé à Maria-Rosa de revenir le trouver avec sa fille après les événements du 13 juillet.

Mais bientôt, l'une des paroles prononcées par le prêtre obséda particulièrement son esprit. M. le Curé avait dit que cela pourrait être une ruse du démon.

« Combien cette réflexion me fit souffrir, déclare-t-elle, seul Notre-Seigneur qui lit dans les cœurs pourrait le dire ! »

Elle se disait souvent : « Si c'était Satan qui s'efforçât par cette ruse de me perdre ?... » Elle avait entendu dire que l'esprit du mal apporte toujours avec lui le désordre et la guerre. Or, depuis que cette « Dame » était venue, il n'y avait plus ni joie, ni paix à la maison !

Elle en vint jusqu'à ne plus rencontrer ses cousins et à se cacher d'eux lorsqu'ils l'appelaient.

Un jour, cependant, elle leur exposa ses craintes.

— Ce n'est pas le démon ! répondit Jacinte. Non, ce n'est pas lui. Le démon, il est très laid et il habite sous terre, dans l'enfer. Cette Dame, elle, est si belle ! Et nous l'avons vue remonter au Ciel !

Ce raisonnement si logique, dissipa ses doutes. Mais elle avoue que, jusqu'à l'apparition suivante, sa ferveur et sa confiance avaient bien diminué. Voyant ses parents toujours acharnés contre elle, elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux dire qu'elle avait menti, afin que tout soit fini. Jacinte et François la soutinrent encore.

— Ne fais pas cela ! Tu ne vois donc pas que c'est en faisant ainsi que tu mentirais ? Et mentir est un péché !

Toute hésitation ne disparut pas et Lucie avoue qu'elle fut quelque temps moins fervente dans la prière et dans les sacrifices pour les pécheurs.

CHAPITRE V

LA TROISIÈME APPARITION

(13 juillet 1917)

Découragement de Lucie

Le nombre des croyants ne cessait de grandir. Dans les hameaux voisins, bien des gens soutenaient la réalité des apparitions et ils priaient avec ferveur la mystérieuse Dame dont ils devinaient l'identité.

Parmi les premiers et les plus enthousiastes dévots de Notre-Dame de Fàtima, il convient de citer les époux Carreira, du hameau de La Moita. Vers cette époque (juin-juillet), ils voulurent marquer le lieu des apparitions par un monument rustique. C'était une sorte d'arc ou portique, comme les paysans portugais aiment en élever dans leurs réjouissances. Deux troncs d'arbres, grossièrement équarris, fixés en terre, en supportaient un troisième horizontal. Celui-ci était surmonté d'une croix et deux lanternes y étaient suspendues, dont la flamme était entretenue nuit et jour.

Ces mêmes paysans dévoués protégèrent le terrain sacré en élevant autour du tronc du chêne vert un mur de pierres sèches de quatre-vingts centimètres environ de hauteur. Cette petite enceinte avait, sur le côté est, une ouverture fermée par une grille de bois.

Tel fut le premier « sanctuaire » de Fàtima.

Cependant, le 13 juillet approchait et Lucie se trouvait découragée au point qu'elle avait presque renoncé à revenir au rendez-vous de la Dame. Laissons-la parler elle-même :

« ... J'hésitais à me rendre à la Cova da Iria. Je pensais à part moi .

« Si c'est le démon, pourquoi irais-je le voir?... Si l'on me demande pourquoi je n'y vais pas, je répondrai que je crains que ce ne soit le démon qui nous apparaisse... Que Jacinte et François fassent comme ils voudront ; pour moi, je ne reviens plus à la Cova da Iria.

« La résolution était bien prise et j'étais décidée à la tenir.

« Le 12 au soir, il commença d'arriver une foule de gens qui venaient pour assister aux événements du lendemain. Alors j'appelai mes cousins et je les informai de ma résolution. Ils dirent :

« — Nous, nous y allons ; cette Dame nous a commandé d'y aller !

« Jacinte se proposa pour parler à ma place avec la Dame ; mais il lui en coûtait que je ne fusse pas avec elle. Elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi.

« — Parce que tu ne veux pas venir avec nous.

« — Non, je n'y vais pas ! Si la Dame demande après moi, tu lui diras que je ne suis pas venue parce que je crains que ce ne soit une ruse du démon.

« Et je les laissai là pour aller me cacher et ne pas avoir à répondre à des gens qui me cherchaient pour m'interroger. On me croyait parmi les autres enfants du village qui jouaient çà et là, alors que je me cachais derrière une haie, dans la propriété d'un voisin, contiguë à notre jardin, un peu à l'est du puits.

« Lorsque le soir je rentrai à la maison, ma mère me gronda :

« — Voilà ce que c'est que notre fille : une petite sainte de bois vermoulu !... Tout le temps que je lui laisse après avoir gardé ses brebis, elle le passe à s'amuser de telle manière que personne ne peut la trouver !

« Le lendemain, lorsqu'approchait l'heure où il fallait partir pour aller au rendez-vous de la Dame, je me sentis poussée par une force étrange à laquelle il m'était difficile de résister.

« Je me mis donc en chemin et je passai chez mon oncle pour voir si Jacinte y était encore. Je la trouvai avec son frère François, à genoux au pied du lit et toute en larmes.

« — Alors, vous n'y allez pas ! c'est l'heure !

« — Sans toi, nous n'osons pas. Viens, va !

« — Eh bien, j'y vais.

« Alors, le visage épanoui de bonheur, ils partirent avec moi. »

Manuel-Pedro et sa femme accompagnèrent leurs petits. Il semble bien que, dès ce moment, ils étaient tous deux convaincus, non seulement de la sincérité de leurs enfants, mais même de la réalité des apparitions.

Nouveau dialogue

La foule est si nombreuse que les enfants ont de la peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'au chêne vert. On estime l'assistance de ce jour-là — la première des foules de Fátima — à *quatre ou cinq mille personnes* au moins.

A midi précis, comme les fois précédentes et de la même manière, après un éclair fulgurant et dans une intense lumière, l'Apparition se présente aux enfants.

Sur un désir de Lucie, les assistants se mettent à genoux. Honteuse, sans doute, de ses hésitations et de son incroyance, la voyante regarde la Vision sans oser lui parler. Jacinte intervient :

— Allons, Lucie, parle ! Ne vois-tu pas qu'Elle est déjà là et qu'Elle veut causer avec toi ?

Et Lucie se décide :

— Que voulez-vous de moi, Madame ? demandet-elle encore.

La Vision lui répond avec la même amabilité ce qu'Elle lui a déjà déclaré les fois précédentes. Puis Elle leur recommande de ne pas manquer de revenir le 13 du mois suivant et *Elle insiste, pour la troisième fois, sur*

la récitation quotidienne du saint Rosaire en l'honneur de la Sainte Vierge.

— *Dites-le avec l'intention d'obtenir la fin de la guerre. Seule, l'intercession de la Sainte Vierge peut obtenir cette grâce aux hommes.*

Lucie exprime le désir de connaître le nom de la céleste Visiteuse et lui demande de donner, par quelque miracle, une preuve de la réalité de sa présence.

Cette demande montre bien l'état d'âme des petits voyants et encore plus celui de la foule et de l'opinion publique en général. Un miracle ferait évanouir les contradictions et les enfants n'auraient plus d'ennuis à souffrir. Pauvres innocents ! La tempête ne faisait que commencer et ils avaient à peine entrevu la croix qui les attendait.

A Lourdes aussi, Bernadette avait prié la Vierge de faire fleurir l'églantier placé sous ses pieds et Elle s'était contentée de sourire.

A la Cova da Iria, Marie est plus condescendante, car si Elle ne fait pas aussitôt le miracle demandé, Elle le promet.

— *Continuez de venir tous les mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire...*

Ayant ainsi répété sa promesse de la première apparition, elle ajouta :

— *Et je ferai un grand miracle pour que tout le monde puisse vous croire.*

Lucie reprit :

— *J'aurais encore, Madame, plusieurs choses à vous demander. Ne voudriez-vous pas guérir tel pauvre estropié ?... Convertir telle famille de Fátima ?... Emmener au Ciel au plus tôt tel malade d'Atougia ?... etc.*

La Vision répondit qu'Elle ne guérirait pas l'estropié, pas plus qu'Elle ne le libérerait de sa pauvreté, mais qu'il devait réciter chaque jour le chapelet avec sa famille. Le malade ne devait pas perdre patience : Elle savait mieux que lui le moment où il conviendrait de venir le prendre. Quant aux autres personnes, elles

obtiendront les grâces désirées dans le courant de l'année, mais il faut qu'elles récitent le Rosaire.

Puis, « pour ranimer ma ferveur refroidie », avoue humblement Lucie, Elle nous répéta encore :

— *Sacrifiez-vous pour les pécheurs et dites souvent, mais spécialement en faisant quelque sacrifice* : O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.

Pendant cette apparition, les assistants les plus rapprochés avaient entendu Lucie pousser des soupirs de plainte et avaient remarqué sur son visage l'expression d'une grande tristesse.

Finalement, la fillette demanda :

— Vous ne voulez plus rien de moi ?

— Non, je ne veux rien de plus.

— Ni moi non plus.

Et la Vision s'éloigna de la même manière que les fois précédentes.

« Grâce au Ciel, conclut Lucie en racontant cette apparition, cette nouvelle visite de Marie dissipa tous les nuages de mon âme et je retrouvai la paix. »

Après le départ de la Dame, la foule se précipite sur les enfants et les accable de questions. M. Marto, craignant que sa fille ne soit étouffée, la prend dans ses bras et, s'ouvrant de force un passage, l'emporte chez lui.

Lucie essaie de satisfaire la curiosité avide des gens :

— Pourquoi étais-tu si triste ?

— C'est un secret.

— Bon ou mauvais ?

— Il est pour le bien de nous trois.

— Et pour le peuple ?

— Pour certains, il est bon ; pour les autres, il est mauvais.

Nul parmi les milliers de spectateurs n'avait vu ou entendu la céleste Apparition. Cependant, tous avaient pu remarquer pour la première fois une petite nuée

blanche, agréable à voir, entourant le groupe des enfants et couvrant le lieu des apparitions. Tous avaient constaté également un abaissement notable de la lumière solaire. Ces deux phénomènes cessèrent au moment même où s'éloignait la Vision.

Le second et principal secret partiellement dévoilé

A ce récit de la troisième apparition, donné dans nos précédentes éditions, nous pouvons maintenant ajouter un élément nouveau. En effet, à l'occasion du jubilé du XXV^e anniversaire de Fátima, l'Autorité ecclésiastique a cru arrivé le moment de manifester, pour le bien des âmes, ce que la Sainte Vierge avait ce jour-là demandé de garder secret, — en grande partie du moins.

Voici donc textuellement ce que Lucie a écrit « par pure obéissance et avec permission du Ciel ».

« Le secret consiste en trois choses distinctes (mais étroitement connexes) ; je vais exposer deux d'entre elles (la troisième devant continuer à rester enveloppée de mystère).

(La première fut la vision de l'enfer ; la deuxième, l'annonce de la guerre mondiale.)

« Lorsqu'Elle disait les dernières paroles rapportées ci-dessus (*Sacrifiez-vous*, etc.), Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains comme les deux fois précédentes. *Le faisceau de lumière projeté sembla pénétrer la terre et nous vîmes comme une grande mer de feu. En cette mer, étaient plongés, noirs et brûlés, des démons et des âmes sous forme humaine, ressemblant à des braises transparentes. Soulevés en l'air par les flammes, ils retombaient de tous les côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu de grands cris et de hurlements de douleur et de désespoir qui faisaient trembler et frémir d'épouvante.*

« Ce fut probablement à cette vue que je poussai l'exclamation d'horreur qu'on dit avoir entendue.

« Les démons se distinguaient des humains par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents comme des charbons embrasés.

« Cette vue dura un instant et nous devons remercier notre bonne Mère du Ciel qui, d'avance, nous avait prévenus par la promesse de nous prendre en Paradis. Autrement, je crois, nous serions morts de terreur et d'épouvante.

» « Alors, comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers la Sainte Vierge qui nous dit avec bonté et tristesse :

— Vous avez vu l'enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vous dirai¹, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix !

La guerre va vers la fin (celle de 1914-18), mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le prochain pontificat (de Pie XI) commencera une autre pire².

Quand vous verrez une nuit éclairée par une grande lumière inconnue, sachez que c'est le signe que Dieu vous donne qu'il est prochain le châtement du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise et contre le Saint-Père³.

¹ Sans doute dans les apparitions suivantes.

² Manifestement, il s'agit ici de la guerre civile d'Espagne qui fut à certains égards une guerre internationale et le prélude de la guerre mondiale. Le nom de Pie XI se trouve, croyons-nous, dans le cahier de Lucie.

³ Lucie crut reconnaître ce « signe de Dieu » dans l'aurore boréale extraordinaire qui éclaira le ciel dans la nuit du 25 au 26 janvier 1938. Elle en écrivit alors à Monseigneur l'évêque de Leiria, précisant que maintenant ces choses sont près de se réaliser. Voir à la fin du volume (p. 398) une note sur ce phénomène atmosphérique anormal.

Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration du monde à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois.

Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par tout le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise ; beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir ; plusieurs nations seront anéanties.

(Ici, l'autorité ecclésiastique demande encore des réticences ¹.) ... Mais enfin, mon Cœur Immaculé triomphera. (De quelle manière ? Au temps voulu, cela paraîtra plus clairement. Cependant, on nous laisse entendre, que) la consécration au Cœur Immaculé se fera ² (et que, en conséquence), la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde, etc.

L'apparition conclut :

— *Ne dites cela à personne. A François, vous pouvez le dire.*

Quelques moments après, Elle ajouta :

— *Lorsque vous récitez le chapelet, dites à la fin de chaque dizaine : O MON JÉSUS, PARDONNEZ-NOUS NOS PÉCHÉS, PRÉSERVEZ-NOUS DU FEU DE L'ENFER ET CONDUISEZ AU CIEL TOUTES LES ÂMES, SPÉCIALEMENT CELLES QUI ONT LE PLUS BESOIN DE VOTRE MISÉRICORDE ³.*

¹ Lucie a déclaré qu'elle révélait deux grands éléments du « secret » : la vision de l'enfer et la prophétie de la guerre, mais qu'un troisième élément était en réserve. Voir les déclarations du cardinal Cerejeira à la fin du volume, p. 384-5.

² Le Saint-Père a consacré le monde au Cœur Immaculé de Marie le 31 octobre 1942, dans son message au peuple portugais, à l'occasion de la clôture du jubilé de Fátima, et il a renouvelé ce geste le 8 décembre, très solennellement, dans la Basilique St-Pierre.

³ Les premiers interrogateurs des voyants ont cru que, par ces âmes à mener au Paradis, il s'agissait des âmes du Purgatoire. Il est question ici, comme partout ailleurs dans les visions de Fátima, du salut des âmes pécheresses. La formule de cette prière, jusqu'ici répandue, était donc légèrement erronée.

Quel est le troisième élément encore inconnu du « secret » ? La Providence le révélera lorsqu'elle le jugera opportun.

En tout cas, lorsqu'on connaît les horreurs de la guerre d'Espagne (1936-38) et que l'on assiste à celles de la guerre mondiale actuelle, il n'est pas besoin de faire remarquer la concordance des événements avec la prophétie et la portée de celle-ci.

Notons cependant que le point essentiel du secret, ce n'est pas la guerre ; et son but n'est pas la satisfaction de notre curiosité, mais bien le salut éternel des âmes.

Au fond, le secret affirme que le péché est le grand mal de l'homme, puisqu'il le conduit à l'enfer et que, sur terre, il déchaîne guerres et révolutions. Il affirme aussi que les calamités temporelles sont souvent les manifestations de la Justice divine provoquée par les iniquités humaines. Il nous invite, par conséquent, à la résipiscence sans laquelle les calamités d'ici-bas ne sont que le prélude des châtiments éternels. Enfin, ce secret rappelle l'efficace intervention de la Très Sainte Vierge pour obtenir la divine miséricorde pour nous, pour la sainte Eglise, pour les âmes.

CHAPITRE VI

INTERVENTION DE LA SECTE

LA QUATRIÈME APPARITION

(19 août)

En attendant le 13

Lucie, devant la beauté de l'Apparition, avait retrouvé la paix de son âme. Maintenant, elle était sûre qu'il y aurait, en faveur des visions, un « signe de Dieu » et le miracle ferait évanouir les contradictions.

C'est précisément alors que commencèrent les plus grandes tribulations extérieures. La promesse du grand miracle, répétée par tous les échos du pays, excitait la curiosité de tout le peuple portugais et multipliait le nombre des croyants, sympathiques ou admiratifs. Cependant, à Aljustrel et à Fátima, les préventions continuaient. Notre-Seigneur l'a bien dit : « Nul n'est prophète en son pays. »

Chez Lucie, sa mère ne désarmait que lentement. Vaincue presque par l'évidence, elle affectait devant Lucie l'incrédulité absolue et faisait mine de s'affliger en voyant plus de monde « trompé » par sa fille ¹.

Tous les jours, il en venait prier devant le chêne vert que des mains avides de reliques dépouillaient peu

¹ Maria-Rosa avait spontanément demandé à contribuer aux dépenses de la famille Carreira pour les lampes de l'Arc rustique. Pour le 13 août, ses filles aidèrent à l'ornementation du petit reposoir que l'on avait dressé là.

à peu de son feuillage et de ses branches. Tous les jours et à tous les instants, il en venait à Aljustrel pour interroger les enfants, ce qui les empêchait de s'occuper de leurs brebis.

Champs de la Cova da Iria tout piétinés, plaintes des propriétaires contigus, dérangements continuels, ennuis de toute sorte retombaient sur la mère de famille. Elle s'en prenait aux enfants :

— Ces pauvres gens viennent avec confiance, trompés par vos inventions. Vraiment, je ne sais plus que faire pour les détromper !

Loyale et fidèle paroissienne, elle était fort impressionnée par la réserve presque hostile de M. le Curé de Fátima et c'est sans doute cela qui lui dictait son attitude devant sa fille. L'abbé Ferreira, lui, suivait trop à la lettre les instructions des autorités religieuses de Lisbonne, recommandant la prudence à tout le clergé.

La presse catholique, alors peu développée au Portugal, observait, elle aussi, une grande réserve. De temps en temps, elle mettait les lecteurs en garde contre une machination possible de la puissance des ténèbres ou de sectaires habiles et malintentionnés.

Au contraire, la presse antireligieuse, qu'on appelle là-bas « libérale », s'occupait avec un zèle excessif des événements de Fátima. Elle les racontait avec une abondance de détails plus ou moins vérifiés, en falsifiant certains faits, en y ajoutant des circonstances habilement inventées pour dérouter les esprits. Pour expliquer les visions, les journaux lançaient les suppositions les plus invraisemblables :

C'étaient les prêtres qui voulaient impressionner les foules en faveur d'une religion qui se mourait... des enfants exaltés par des récits pieux qui rêvaient tout éveillés... des gens intéressés, désireux d'installer sur le plateau de Fátima une fabrique de miracles, une exploitation commerciale de la piété... comme à Lourdes... On fit même courir le bruit que les voyants avaient eu des crises d'épilepsie, on parla de la découverte

d'une source minérale dans la Serra de Aire : la vision aurait été un moyen publicitaire pour faire valoir la source... etc. Mais nul ne faisait la moindre allusion à l'hypothèse d'une intervention du Surnaturel en ce bas-monde.

Non contents de chercher à discréditer les apparitions, les sectaires de la politique anticléricale discutaient fort sur le moyen de « tuer dans l'œuf » cette invasion de mysticisme. Il fallait trouver, dans l'administration, des hommes ou un homme capable de soutenir les intérêts de la Libre-Pensée.

Fátima dépendait du Conseil (arrondissement) de Vila-Nova de Ourém.

La population de ce territoire était et est encore profondément catholique. Mais l'administration, à la suite de la Révolution de 1910, en était aux mains d'un homme effronté, profondément sectaire, qui était pratiquement le seigneur et la terreur de l'arrondissement. On le surnommait le *Ferblantier*, à cause de son métier ; de son vrai nom, il s'appelait Arthur d'Oliveira Santos.

Dès qu'il avait entendu parler des apparitions de la Cova da Iria, il s'était mis en alerte pour surveiller de près les événements. Bientôt, il décida d'abattre cette manifestation « réactionnaire » et il s'y employa avec autant de zèle que de ruse hypocrite ¹.

Déception !...

Cependant, les articles de la presse sectaire avaient obtenu ce résultat de faire connaître Fátima d'un bout à l'autre du Portugal, de sorte que, en grande partie, grâce à eux, le 13 août suivant, une foule immense se rendit à la Cova da Iria ².

¹ Pour plus de détails sur le rôle de ce magistrat, lire III^e partie, pp. 166 ss.

² On a remarqué, depuis, que ce jour était l'anniversaire exact de celui où le bienheureux Nuno avait invoqué Marie sur le plateau de Fátima, la veille de la bataille d'Aljubarrota.

« De toutes les directions, lit-on dans une lettre écrite par un témoin oculaire, arrivaient des masses innombrables de gens ; des véhicules de tous genres et de toute grandeur se succédaient sans cesse. Les voitures et les chars stationnés sur le plateau, la longue suite des automobiles sur la route et les amas de bicyclettes formaient un spectacle des plus curieux. On voyait aussi, par-ci par-là, des groupes d'ânes, de chevaux, de mulets. Chacun est venu sur cette montagne par des moyens de fortune.

Vers midi, il y a sur les lieux plusieurs milliers de personnes. Les journaux parleront même de vingt mille ; généralement, on évalue la foule du 13 août, à *dix-huit mille*.

Tous ces gens sont en grande partie des pèlerins croyants et dévots plutôt que des curieux. Serrés autour de l'yeuse bénie, piédestal de l'apparition, déjà dépouillée même de ses branches, ils occupent la longue attente en disant le chapelet et en chantant des cantiques.

Midi... Les voyants ne paraissent pas ! Désappointement général ! On attend un peu avec une certaine inquiétude. Bientôt, le bruit se répand que les enfants ne viendront pas, parce qu'ils ont été enlevés par l'administrateur de Vila-Nova de Ourém.

Explosion de colère dans tout le peuple ! On parle d'aller tous ensemble à la ville demander des comptes à l'impudent *Ferblantier*.

Heureusement pour lui, l'attention générale est captivée par un autre objet.

Ces milliers de gens entendent un coup de tonnerre formidable qui ébranle le ciel pur et ils voient un grand éclair qui raye l'atmosphère. Ensuite, tout se passe extérieurement comme si les enfants et la Vision étaient là. Après l'éclair qui marquait d'ordinaire l'arrivée de la Dame, près du chêne vert déchiqueté, une nuée, très agréable à voir, se forme, persiste environ dix minutes, puis s'élève dans les airs et se dissipe. Et ainsi

tout le monde se trouve satisfait, comme si la Dame avait réellement apparu.

Certains, éloignés, il est vrai, du chêne vert, le croient, et cela se dit : « La Vierge s'est montrée ! » En réalité, personne ne l'a vue, mais la foule ayant perçu les mêmes phénomènes remarquables lors des apparitions précédentes, d'aucuns ont pu penser un moment que la Vision avait réellement eu lieu. En tout cas, par ces prodiges, Marie témoignait que, pour sa part, Elle ne manquait pas au rendez-vous.

Les enfants, au contraire, y avaient manqué, non par leur faute, mais parce que l'heure de l'épreuve avait sonné pour eux. Il en est toujours ainsi : aux grandes grâces de Dieu, succèdent les grandes croix ; c'est précisément l'empreinte de toute œuvre du Ciel.

Pour ne pas retarder le récit des apparitions, nous raconterons plus loin le véritable martyre des trois petits voyants pendant ces jours cruels (13-15 août 1917 ¹.)

Cependant, la foule déçue, mais reconnaissante à la Dame qui a manifesté sa puissance, après s'être enquis de ce qui s'est passé, se disperse, pensant bien que la Vision reviendra seulement le 13 du mois suivant.

Les enfants le craignaient aussi et c'était leur grand chagrin d'avoir manqué le rendez-vous de la Dame. Mais il n'en fut pas ainsi.

L'apparition de Valinhos

Quatre jours après leur retour de Vila-Nova, Lucie avec François et un de ses frères plus grands, Jean, gardaient leurs troupeaux à l'endroit appelé Valinhos, entre Aljustrel et les hauteurs du Cabeço, lorsqu'ils virent l'atmosphère prendre la même teinte qu'à la Cova pendant les apparitions.

Etonnés, ils contemplent le phénomène et Lucie aperçoit l'éclair coutumier, avant-coureur de l'arrivée

¹ Voir III^e partie, p. 167 ss.

de la Dame. Alors, elle prie Jean d'aller chercher Jacinte, restée à la maison.

Dès que la fillette est arrivée, la belle Dame se montre à eux, de la même manière qu'à la Cova da Iria.

Aux Valinhos, comme à la Cova, il y a des chênes verts. C'est encore sur un de ces arbres, plus élevé que celui de la Cova, que s'est arrêtée la belle Dame.

Elle se plaint d'abord de la violence qu'on a faite à ses petits amis en les empêchant de venir au rendez-vous, au jour fixé par elle. Elle ajoute qu'à cause du sectarisme des méchants, le miracle promis pour le mois d'octobre sera moins éclatant¹.

Puis, Elle les engage à se rendre à la Cova da Iria, les deux mois suivants, au jour et à l'heure fixés.

Lucie, toujours pratique, pense aux offrandes que les fidèles déposent devant l'arbre où la céleste Visiteuse posait ses pieds à la Cova da Iria. Que faudra-t-il en faire² ?

La Vierge répond que cet argent doit servir à solenniser la prochaine fête de Notre-Dame du Rosaire. Pour ce jour-là, il faut acheter deux brancards ou pavillons de procession, l'un doré, l'autre argenté. Le premier sera porté par Lucie et Jacinte avec deux autres fillettes, vêtues de blanc. Le second sera porté par François et trois de ses camarades, également vêtus de blanc. L'argent qui restera devra servir à la construction d'une petite chapelle.

Lucie demande encore la guérison de quelques malades qu'on lui avait recommandés. L'Apparition répond

¹ Ce même jour, se tenait à Fátima même un Congrès de propagande et de protestation contre les menées cléricales, organisé par la Libre-Pensée

² Pour le 13 août, M^{me} Carreira avait placé, devant le chêne vert, une sorte de reposoir : une table avec des candélabres et des bouquets. Sur cette table, le peuple avait déposé de l'argent (13 540 reis). Personne ne voulait prendre cet argent en charge. Dès lors, M^{me} Carreira avait prié Lucie de poser cette question à la Dame.

qu'Elle en guérira quelques-uns dans le courant de l'année.

Tout cela paraît secondaire à la Vierge. Elle n'est pas venue pour cela. Avec une sollicitude maternelle, voilée de tristesse, elle *exhorte ses petits confidents à la pratique de la prière et de la mortification*. Elle conclut :

— *Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.*

La Dame prit congé des enfants jusqu'au 13 septembre. La Vision avait duré le temps habituel.

Comme les autres fois, la vue de la Dame avait été réservée aux trois confidents privilégiés. Jean y avait assisté. Le soir, sa mère lui demanda ce qu'il avait vu.

« J'ai vu Lucie, François et Jacinte s'agenouiller près de l'arbre. Puis j'ai écouté ce que disait Lucie. Quand elle a dit : « Voilà qu'Elle part ! Regarde, Jacinte », j'ai entendu un coup de tonnerre semblable à l'éclatement d'une fusée. Mais je n'ai rien vu. Pourtant, les yeux me font encore mal d'avoir tant regardé en l'air. » Toutefois, Jean avait constaté la modification de la lumière solaire.

Autre circonstance intéressante. Les enfants, qui se plaignaient de voir les visiteurs mutiler l'yeuse de la Cova da Iria, aux Valinhos, ne se firent pas scrupule de couper eux-mêmes la branche à deux rameaux sur laquelle avaient paru s'appuyer les pieds de l'Apparition. Jacinte et François l'emportèrent chez eux.

En passant devant la maison Santos, on salue la tante qui est sur le seuil de la porte, avec d'autres personnes.

— Tante, s'écrie Jacinte, nous avons vu la Sainte Vierge une fois de plus.

— Vous ne faites pas autre chose que de voir la Sainte Vierge, petits menteurs que vous êtes !

— Mais si ! Nous l'avons vue ! Regardez, tante, Elle avait un pied sur ce rameau et un autre sur celui-là.

— menteurs !... Laisse voir.

Et Maria-Rosa de prendre en mains la branche. Aussitôt, toutes les personnes présentes sentent un parfum délicieux d'une essence inconnue, qui s'exhale du feuillage vert sombre.

Ce phénomène impressionna fortement la mère de Lucie qui, dès lors, commença à admettre l'hypothèse que sa fille pouvait dire vrai. Elle était déjà un peu ébranlée par le récit des phénomènes extraordinaires constatés par tant de témoins à la Cova da Iria, six jours plus tôt.

Antonio lui-même, désormais, commença à défendre Lucie lorsque sa mère ou ses sœurs s'acharnaient trop contre elle.

— Laissez-la donc tranquille ! Nous ne savons pas si tout ce qu'elle dit est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Ainsi Lucie pouvait vivre moins tourmentée chez elle. Mais les difficultés extérieures croissaient ; notamment les visites et les interrogatoires, non seulement de personnes autorisées, mais de curieux et même de méchants, devenaient continuelles.

Un jour, trois messieurs de la police interrogèrent longuement les trois enfants. Ils se retirèrent en disant :

— Réfléchissez bien et décidez-vous à révéler ce fameux secret ; sinon, M. l'Administrateur est décidé à vous faire mettre à mort.

— Oh ! s'écria Jacinte, radieuse, j'aime tant Jésus et la Sainte Vierge !... Comme ça nous irons plus tôt chez eux !

Comme la rumeur continuait à se répandre qu'on cherchait la mort des petits voyants, on eut l'idée de les faire partir pour un autre district où ne pourrait s'exercer l'autorité du *Ferblantier*. Les enfants, s'étant concertés en secret, refusèrent de quitter le hameau natal en disant :

— Si on nous tue, tant mieux ! Nous irons plus tôt en Paradis.

CHAPITRE VII

LA VISITE DE SEPTEMBRE

Nouveaux prodiges atmosphériques

De plus en plus, le public portugais s'intéressait aux visions de la Cova da Iria.

Les manœuvres de l'administrateur du Conseil d'Ourém n'avaient pas eu d'autre résultat que de démontrer, aux yeux de tous, la sincérité des voyants. Il y eut, contre son attitude, des protestations indignées qui provoquèrent un accroissement considérable de foi et de dévotion envers celle que l'on appelait déjà Notre-Dame de Fátima. Et le public attendit, avec plus d'impatience encore, la journée du 13 septembre.

Dès le matin de ce jour, les routes qui aboutissent à Fátima étaient encombrées de véhicules et de piétons. On ne voyait guère que de vrais pèlerins : leur attitude de prière, leur piété ardente arrachaient des larmes aux plus indifférents.

A 10 heures, la foule emplissait le vallon désormais sacré. Les hommes étaient découverts. Presque tout le monde était à genoux. On priait et récitait le chapelet avec ferveur. Vers midi, lorsque les enfants arrivèrent à la Cova, on pouvait compter de *vingt-cinq à trente mille personnes*. C'était pourtant la pleine période des vendanges.

Voici comment Lucie, dans ses souvenirs, raconte l'arrivée des enfants à la Cova da Iria, ce jour-là :

« Les chemins étaient remplis de monde et tous voulaient nous parler. Il n'y avait pas de respect humain.

Beaucoup de personnes, même de la haute société, fendant la foule qui se pressait autour de nous, tombaient à genoux et nous priaient de présenter leurs supplications à la Sainte Vierge. D'autres, ne réussissant pas à nous approcher, nous criaient de loin, même du haut des murs ou des arbres sur lesquels ils s'étaient juchés pour mieux nous voir : « Pour l'amour de Dieu, priez la Sainte Vierge de guérir mon fils estropié !... Qu'Elle guérisse mon enfant aveugle !... Qu'Elle fasse revenir du front mon mari... mon fils !... Qu'Elle convertisse un pécheur qui m'est cher !... etc. » On nous recommandait de la sorte toutes les misères de la pauvre humanité !

« Et nous, disant : oui à l'un, tendant la main à l'autre pour qu'il se relève, nous avançons toujours, aidés par quelques hommes qui nous frayaient le chemin à travers la foule. »

Arrivée sur les lieux, Lucie demanda aux assistants de prier. Ceux qui ne s'étaient pas agenouillés le firent à leur tour et ce fut une immense supplication, souvent accompagnée de larmes, qui monta vers la Reine du Ciel.

A midi, exactement, le soleil radieux de cette journée commença à perdre son éclat et l'atmosphère, comme aux précédentes apparitions, prit la teinte jaune d'or.

Un témoin déclare : « Ce que l'on a éprouvé dans ce rapide quart d'heure ne se peut oublier, mais il est difficile de l'exprimer. La vue de cette grande foule, son attente anxieuse et inquiète, la ferveur avec laquelle elle invoque la Reine du Ciel, l'auguste solennité du moment, tout était un spectacle admirable et très émouvant. »

Interrompant tout à coup son chapelet, Lucie s'écrie radieuse :

— La voilà !... Je la vois !...

Presque en même temps, de cette immense foule s'élèvent des cris de joie. Des milliers de bras se tendent vers le ciel. Marie donne une preuve sensible de sa présence.

« Regardez ! Là-bas !... Là !... Ne voyez-vous pas ?... Que c'est beau !... »

Dans le ciel bleu, pas un nuage. Aussi, chacun découvre bientôt ce qui a été la cause de cet enthousiasme.

C'est ce globe lumineux qui, aux yeux de ces milliers de témoins, se déplace de l'est à l'ouest, glissant avec lenteur et majesté à travers l'espace et dégageant une lumière éclatante, mais agréable à voir.

Au bout du temps ordinaire que durait la vision, le même globe lumineux fut observé, remontant du fond de la Cova vers le ciel, dans la direction d'où il était venu.

De ce prodige, sur lequel nous reviendrons, un témoin particulièrement émerveillé fut un vicaire général du diocèse, venu là incognito. S'étant placé avec un ami à l'écart de la grande foule, il observa cet « aéroplane de lumière » et il a rendu témoignage de ce fait dans un récit circonstancié que nous rapporterons plus loin ¹.

L'impression de ces deux prêtres — prévenus plutôt en défaveur des apparitions — était que ce globe de lumière servait comme de « véhicule » à la Mère de Dieu pour la porter du Ciel à la Cova da Iria et la ramener au Paradis.

D'autres phénomènes insolites frappèrent les yeux des assistants pendant la durée de la vision.

Une nuée blanche, qui fut aperçue de l'extrémité du vallon, enveloppait le chêne vert et le groupe des voyants. En même temps, du ciel tombaient des sortes de fleurs blanches ou de flocons qui ne touchaient pas le sol, mais s'évanouissaient à une certaine hauteur ².

Cinquième entretien avec la Dame

Pendant ce temps, Lucie et ses cousins ne voyaient que la Dame. C'était le cinquième colloque que la céleste Visiteuse accordait aux petits bergers d'Aljustrel.

¹ Voir IV^e partie, p. 233.

² Ce prodige s'est produit d'autres fois. Voir IV^e partie, p. 237.

La Vierge leur recommanda de continuer à *réciter le Rosaire pour obtenir la fin de la guerre*. Elle promit de *revenir en octobre avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus*. Elle insista pour qu'ils soient là sans faute, le 13.

Lucie demanda à la Vision de vouloir bien guérir quelques malades que des assistants lui recommandaient. Elle répondit :

— *J'en guérirai certains, mais non pas tous, parce que le Seigneur ne se fie pas à eux.*

Ce qui signifiait, sans doute, que leurs dispositions étaient trop imparfaites, ou bien que la croix de l'épreuve leur était plus salutaire que la guérison.

S'adressant de nouveau à la Vierge, Lucie lui dit :

— Le peuple voudrait ici une chapelle.

L'Apparition agréa cette proposition, ajoutant que la moitié de l'argent recueilli pourrait servir aux premières dépenses de la construction.

Les assistants, tout en se rendant compte que la voyante conversait avec un être invisible, n'entendaient pas la voix mystérieuse. Finalement, Lucie déclara :

— Maintenant, Elle part !

Alors, la belle nuée blanche s'évanouit, le globe de lumière remonta dans l'azur, les flocons mystérieux cessèrent de tomber, le soleil retrouva son éclat et sa couleur habituels. Les enfants rentrèrent chez eux en compagnie de leurs parents qui les avaient suivis de loin, tout tremblants, et la multitude se dispersa peu à peu en commentant ce qu'elle avait vu.

Interrogatoires

La conformité des événements avec les prédictions des enfants et les prodiges qui accompagnaient les visions, augmentaient le crédit de Lucie et de ses compagnons ; mais encore plus, tout cela excitait la curiosité du public et multipliait l'empressement des dévots et des curieux — et même des critiques malveillants — qui accouraient à Aljustrel pour interroger les voyants.

Déjà à la fin août, Olimpia avait dû retirer la garde du troupeau à ses deux derniers, afin qu'ils puissent être à la disposition des visiteurs. C'est leur frère Jean qui les avait remplacés.

Maria-Rosa, vers la mi-septembre, dans le même but, vendit presque toutes ses brebis.

Il n'y avait pas que la curiosité, la dévotion indiscreète ou les préventions plus ou moins fondées qui poussaient tant de personnes diverses vers Aljustrel. Des gens sérieux et compétents y venaient aussi, afin d'étudier les faits en toute sérénité.

Parmi ces derniers se trouva un prêtre savant, professeur de théologie au Séminaire patriarcal de Lisbonne, le R. D^r Manuel Nunes Formigão Junior, qui devait, par la suite, devenir l'historien de Fátima, sous un pseudonyme ¹.

Par sa bonté et son amabilité, il gagna, dès sa première visite, la confiance des voyants et de leurs familles, de sorte qu'il fut toujours le bienvenu à Aljustrel et qu'il obtenait sans difficulté des réponses franches et complètes aux questions qu'il posait.

Le compte rendu de ses interrogatoires, qu'il rédigeait aussitôt, est toujours très intéressant, même quand les enfants répètent plusieurs fois les mêmes choses, car leurs réponses montrent avec la précision d'une photographie, leurs âmes candides et ingénues ²

¹ Le chanoine Formigão avait d'ailleurs mission, au moins officieuse, de Mgr l'Administrateur du Patriarcat pour surveiller les événements de la Cova da Iria.

² Pour ne pas retarder le récit de ces événements, nous donnons seulement à la fin du volume (p. 329 à 344) les principaux passages de ces premiers interrogatoires.

CHAPITRE VIII

LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION

(13 octobre 1917)

Emotion et attente populaire

Entre la cinquième et la sixième apparition, Lucie et ses petits cousins passèrent quelques jours au village voisin de Reixida, une dame de ce village ayant obtenu de les garder chez elle pour les soustraire aux importuns. Les curieux les poursuivirent jusque-là. La généreuse hôtesse, personne très cultivée, sœur d'un académicien portugais¹, en voyant cette affluence et le fanatisme qui animait certains visiteurs, disait à ses jeunes hôtes :

— Mes enfants, si le miracle que vous annoncez ne se produit pas, ces gens-là sont capables de vous brûler vives !

Les petites, toujours gaies et aimables, répondaient :

— Nous n'avons pas peur parce que la Dame ne nous trompe pas. Elle nous a dit qu'il y aurait un grand miracle et que tout le monde serait forcé de croire.

Les récits des milliers de pèlerins du 13 septembre et les relations des journaux avaient donné une énorme publicité à la promesse d'un grand miracle pour le 13 octobre. C'eût été, en effet, une grande déception et, probablement, chez beaucoup, une grande colère, s'il ne s'était pas produit.

¹ M. Marquès da Cruz, auteur d'un ouvrage poétique sur Fátima.

A Aljustrel, la surexcitation était grande. Des bruits menaçants circulaient. Les enfants s'exposaient à de graves sévices si le prodige annoncé ne se produisait pas. L'on chuchotait même que l'autorité civile avait l'intention de faire exploser une bombe à côté des voyants, au moment de l'apparition.

Cette ambiance hostile ne fut pas sans influencer les parents dont les sentiments d'espoir, conçus à la suite des deux précédentes apparitions, faisaient de plus en plus place à la crainte et au doute.

De différents côtés, on conseillait aux époux Marto de ne pas accompagner leurs enfants ce jour là, mais de les laisser aller seuls à la Cova da Iria.

— On ne leur fera pas de mal, ils sont trop petits. Mais vous, vous pourriez être maltraités par la foule.

La mère de Lucie, elle, était dans un état de grande anxiété, partagée entre le désir de croire à ce que lui disait sa fille et la crainte de plus en plus forte que Lucie n'eût été victime de quelque hallucination diabolique.

A l'approche du jour fatidique, on lui suggéra d'aller se cacher au loin avec sa fille pour éviter le risque d'une vengeance populaire.

La veille, au matin, Maria-Rosa, levée de bonne heure, avait appelé sa fille.

— Ma petite, je crois qu'il faut aller nous confesser. On dit que demain, si la Sainte Vierge ne fait pas le miracle promis, il nous faudra mourir à la Cova da Iria ; les gens nous massacreront. Allons donc nous confesser pour être prêtes.

Mais Lucie était bien tranquille.

— Maman, allez-y, si vous le désirez ; je viendrai avec vous, mais pas par crainte de la mort. Ce que la Dame a promis s'accomplira demain.

Sans être tout à fait rassurée, la mère ne parla plus de confession.

Et si l'on s'obstinait à parler aux enfants de la menace de bombes, ils répondaient simplement :

— Quel bonheur si nous pouvions monter avec la Vierge, là haut, au Paradis !

Durant toute cette journée, les routes qui conduisent à Fátima sont encombrées de véhicules de toutes sortes, sans compter les piétons, dont beaucoup marchent pieds nus. Dans tous les groupes, on récite le chapelet, on chante des cantiques. Malgré la fraîcheur de la saison, tout ce monde se dispose à passer la nuit en plein air, pour avoir le lendemain une meilleure place.

Le jour suivant se lève sur la région, froid, maussade, pluvieux. N'importe !... La foule augmente, augmente toujours. On arrive des villages voisins, des villes plus éloignées. Les journaux de la capitale ont envoyé leurs meilleurs reporters.

La pluie ne cesse de tomber à verse toute la matinée. La Cova da Iria, sous le piétinement de cette masse humaine, s'est transformée en un immense borbier. Pèlerins et curieux sont trempés jusqu'aux os. On dirait que la Vision commence par mettre à l'épreuve la foi des pèlerins. Mais nul ne pense à partir.

Vers 11 h. 30, il y a là *plus de cinquante mille personnes*. Certaines évaluations dépassent le chiffre de *soixante-dix mille*.

Tous les yeux sont fixés sur le lieu des apparitions.

Lucie a une grande joie ce jour-là. Sa mère est à côté d'elle, ainsi que son père. Cette fois, Antonio et Maria-Rosa ont voulu accompagner leur fille.

— Si Lucie doit mourir, nous mourrons avec elle, ont-ils courageusement déclaré.

La multitude est si dense et si empressée à voir les enfants que ceux-ci seraient écrasés sans le dévouement de quelques hommes qui leur font une garde du corps. Antonio, d'ailleurs, ne lâche pas la main de sa fille.

Prise de peur dans les remous de la foule qui les presse, Jacinte pleure. Lucie la console, l'assurant que personne ne lui fera du mal.

Respectueusement, à leur approche, les gens s'efforcent d'ouvrir un passage.

Les voyants arrivent enfin et vont se placer devant le petit chêne vert dont il ne reste plus que le tronc déchiqueté. Les mamans les ont, ce jour-là, un peu endimanchés. Les fillettes portent une robe bleue avec une mante blanche.

Une bonne dame de Pombalinho a tressé sur leurs voiles, en l'honneur de la Dame qui va venir, de fines guirlandes de fleurs artificielles. D'autres gens leur ont chargé les bras de fleurs et mis des couronnes sur la tête... La pluie tombe toujours.

Jacinte, pressée de tous côtés, pleure et supplie qu'on ne la bouscule pas ; les deux plus grands la mettent entre eux pour la protéger.

On récite le chapelet ; entre les dizaines, on chante des cantiques et l'écho des collines répète et grandit encore l'immense voix suppliante et chantante qui, de la Cova da Iria, monte jusqu'au ciel.

Le message de la « Dame »

Lucie demande que l'on ferme les parapluies. L'ordre se transmet à travers la foule qui, stoïquement, obéit.

A midi précis, Lucie tressaille et s'écrie :

— Un éclair !

Et regardant vers le ciel :

— La voici !... La voici !...

— Regarde bien, ma fille. Prends garde de ne pas te tromper, lui dit sa mère qui se demande, non sans inquiétude, comment s'achèvera toute cette affaire.

Mais Lucie ne l'entend plus... L'extase l'a saisie. « Le visage de l'enfant, déclarait à l'enquête, le 13 novembre 1917, un témoin oculaire, devenait de plus en plus beau et prenait une teinte rose ; les lèvres s'aminçissaient. »

Cependant, François et Jacinte aperçoivent eux aussi la Dame à l'endroit ordinaire.

Pendant qu'ils la contemplent, la foule voit par trois fois se former autour de leur groupe, puis s'élever dans

l'air jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, une petite nuée blanche, semblable à une fumée d'encens qui se dissout dans l'air.

— Qui êtes-vous, Madame, et que voulez-vous de moi ? interroge Lucie.

La Vision répond :

— *Je suis Notre-Dame du Rosaire et je veux en ce lieu une chapelle en mon honneur.*

Pour la sixième fois, Elle recommande de continuer à réciter le chapelet tous les jours, ajoutant que la guerre allait vers la fin et que les soldats ne tarderaient pas à retourner chez eux.

Alors Lucie, qui avait reçu d'une foule de gens des suppliques à transmettre à Notre-Dame, lui dit :

— J'aurais tant de choses à vous demander !...

— *J'en accorderai quelques-unes ; les autres, non.*

Et revenant au point central de son Message.

— *Il faut que les hommes se corrigent, qu'ils demandent pardon de leurs péchés !*

Et prenant un air plus triste, avec une voix suppliante :

— *Qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé !*

Ces paroles frappèrent fortement l'esprit des voyants, ils gardèrent un profond souvenir de l'expression de douloureuse tristesse qui avait paru sur le visage de la Dame quand Elle les prononçait.

Ce furent les derniers mots ; ils renfermaient l'essentiel du message de Fâtima.

En prenant congé des enfants (ceux-ci étaient persuadés que c'était la dernière apparition), dans un geste déjà connu, Elle écarta les mains qui se reflétèrent sur le soleil, comme si Elle voulait tourner les regards des enfants dans la direction de l'astre du jour devenu tout à coup visible¹.

¹ Dans cette apparition, comme dans les autres, Lucie seule avait parlé ; Jacinte avait entendu les paroles de la Dame et celles de sa cousine ; François n'avait fait que voir.

La « danse » du soleil

Au moment précis où la Dame faisait ce geste, Lucie avait crié à la foule : « Regardez le soleil !¹ »

Alors, l'immense multitude contempla un spectacle stupéfiant, unique, jamais vu... un de ces prodiges célestes qui semblent annoncés par la parole du Sauveur dans la prophétie sur les derniers temps : « *Les puissances célestes seront ébranlées* », les lois astronomiques seront renversées.

Tout d'un coup, la pluie s'est arrêtée et les nuages, opaques depuis le matin, se sont dissipés. Le soleil apparaît au zénith, semblable à un disque d'argent que les yeux peuvent fixer sans être éblouis et, aussitôt, il se met à tourner sur lui-même comme une roue de feu, projetant dans toutes les directions des gerbes de lumière dont la couleur change plusieurs fois. Le firmament, la terre, les arbres, les rochers, le groupe des voyants et la multitude immense apparaissent successivement teintés de jaune, de vert, de rouge, de bleu, de violet...

L'astre du jour s'arrête quelques instants. Puis, il reprend sa danse de lumière d'une manière plus éblouissante encore.

Il s'arrête de nouveau pour recommencer une troisième fois, plus varié, plus coloré, plus brillant encore, ce feu d'artifice si fantastique qu'aucun artificier n'aurait pu en imaginer de semblable.

Comment décrire les impressions de la foule?... Extatique, immobile, retenant sa respiration, ce peuple de soixante-dix mille voyants contemple...

¹ L'intention de Lucie n'était pas d'attirer par ce cri l'attention des personnes présentes sur les phénomènes solaires, mais plutôt sur la nouvelle vision qui commençait à apparaître à côté du soleil aux yeux émerveillés des voyants. De fait, tous les trois ont vu, à ce moment, dans la lumière solaire la Sainte Famille.

Tout à coup, tous ceux qui composent cette multitude, tous sans exception, ont la sensation que *le soleil se détache du firmament et, par bonds en zigzag, se précipite sur eux!*

Un cri formidable sort à la fois de toutes les poitrines ou plutôt des exclamations diverses qui traduisent les dispositions diverses des âmes, mais expriment une unanime terreur :

« Miracle ! Miracle ! », crient les uns... « Je crois en Dieu ! », proclame un autre... « Je vous salue, Marie », disent certains... « Mon Dieu, miséricorde ! », implorent beaucoup... Et bientôt, c'est ce dernier appel qui domine.

Maintenant, tout ce peuple est tombé à genoux dans la boue et récite l'acte de contrition.

Qui décrira l'état d'émotion de toute cette foule ? Un vieillard, jusque-là incroyant, agite ses bras en l'air en criant :

— Vierge sainte !... Vierge bénie !...

Et les larmes inondant son visage, les mains tendues vers le ciel, comme un prophète, le ravissement visible dans tout son être, il crie de toutes ses forces :

— Vierge du Rosaire, sauvez le Portugal !

Et de tous les côtés, sur le plateau, se déroulent des scènes analogues.

La rotation du soleil, avec les intervalles, avait duré dix minutes. Elle fut observée, répétons-le, par tous les présents sans exception : croyants, incroyants, paysans, citadins, hommes de science, journalistes et même pas mal de libres-penseurs. Tous, sans préparatifs d'aucune sorte, sans autre suggestion que l'appel d'une fillette invitant à regarder vers le soleil, perçurent les mêmes phénomènes, avec les mêmes phases, au jour et à l'heure annoncés quelques mois auparavant comme ceux d'un grand prodige.

Plus tard, l'enquête canonique sur le miracle permit de constater que les mouvements du soleil avaient été

aperçus par des personnes qui se trouvaient à cinq kilomètres et plus de la Cova da Iria, ignoraient par conséquent ce qui s'y passait et ne pouvaient en aucune manière être influencées par la suggestion ni victimes d'une hallucination collective ¹.

L'enquête mit aussi en relief un fait fort curieux et qu'attestèrent tous ceux qui furent questionnés à ce sujet. Lorsque la foule fut revenue de sa stupeur et assez consciente pour se rendre compte de ce qui se passait sur la terre, *chacun constata*, avec une stupéfaction nouvelle, *que ses habits tout trempés par la pluie il y a quelques minutes et souvent maculés de boue, étaient maintenant absolument secs* ².

Remarquons enfin que, dans les autres apparitions, les phénomènes atmosphériques observés par l'assistance s'étaient produits pendant l'entretien de la Dame avec les enfants. Cette fois, ils commencèrent seulement lorsqu'Elle quittait la place ordinaire des visions. C'était donc l'adieu de Marie, non seulement aux enfants eux-mêmes, mais à la Cova da Iria et à toute la foule qui l'emplissait.

Ce sont là les réflexions qu'échangera tout ce peuple et qu'il résumera dans cette phrase mille fois répétée :

— Nous avons vu le « *signe de Dieu* » !

Evidemment, si le Ciel a accumulé ce jour-là tous ces prodiges, c'est pour mieux convaincre les témoins et l'Eglise catholique tout entière de la réalité des apparitions aux enfants et de la crédibilité de leur témoignage, et aussi pour enlever aux parents des voyants et aux sectaires toute possibilité de le mettre en discussion.

Ces miracles inouïs avaient encore pour but, sans doute, de nous montrer l'importance exceptionnelle que

¹ Des isolés ont aperçu le phénomène jusqu'à 30 et 40 kilomètres de Fátima. Voir, à la IV^e partie, p. 242, divers témoignages particulièrement intéressants.

² Il y eut même la guérison d'une femme tuberculeuse qui avait supporté toute l'averse. (Voir IV^e Partie, page 246 ss.)

la Mère de Miséricorde attachait au message qu'Elle venait apporter à la terre par l'intermédiaire des trois petits bergers de Fàtima.

La vision multiforme

La Dame avait annoncé, on s'en souvient, qu'à sa visite dernière, elle se montrerait avec saint Joseph et l'Enfant Jésus. On ne put savoir si la promesse avait été tenue qu'en interrogeant les petits voyants, lorsqu'eut cessé l'émoi formidable causé par les manifestations extraordinaires que nous venons de raconter.

Voici comment Lucie parlait des particularités de cette apparition, laquelle se montra, non à la hauteur du chêne vert, mais dans le ciel, à côté du soleil, pendant la durée du prodige solaire :

« J'ai vu saint Joseph et l'Enfant Jésus à côté de Notre-Dame. Ensuite, j'ai vu Notre-Seigneur qui bénissait la foule. Puis Notre-Dame s'est montrée, vêtue comme Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais sans le glaive dans la poitrine. Enfin, je l'ai vue vêtue d'une autre manière ; je ne sais pas comment dire, il me semble que c'était comme Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle était habillée de blanc, avec une mante bleue. »

Comme elle, ses cousins avaient vu quelques minutes la sainte Famille, mais non les autres visions.

« L'enfant était dans les bras de saint Joseph. Il était tout petit, un an environ. Tous deux étaient habillés de rouge clair (encarnado). »

La vision multiforme n'avait été accompagnée d'aucune parole.

Après l'éblouissement

Cependant, Lucie, François et Jacinte essaient de se dérober à la curiosité de ces milliers de témoins. C'est en vain.

Chacun veut les voir et prétend leur parler.

LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION

Dans la cohue, le senhor Antonio a dû lâcher la main de sa fille, qu'il ne reverra plus que le soir, au moment du repas.

On dirait que cette masse énorme de peuple, comme jamais la montagne n'en a vue, ne sait plus quitter les lieux où elle a ressenti une si puissante émotion. L'on voit, çà et là, des groupes humains qui font cercle autour d'orateurs improvisés. Mais partout on veut posséder quelques instants les voyants, surtout Lucie.

On la réclame à droite et à gauche ; là-bas, dans ce bois ; ici, dans ce pâturage ; plus loin, à ce carrefour... et même sur la petite place de l'église, à Fátima. On la cherche à la Cova, à Aljustrel, dans sa maison, dans le jardin...

Et celui qui réussit à la rejoindre et à la retenir ne sait que lui faire répéter ce qu'elle a dit déjà tant de fois à d'autres. Elle raconte à satiété les mêmes récits, recommence sans cesse les mêmes explications.

Certains auditeurs, en l'entendant décrire la Vision, pleurent d'attendrissement :

— Quelle grande merveille ! Dieu soit loué !

Il en est aussi qui, sans motif, émettent encore des doutes. Il s'en trouve même qui nieraient tout, jusqu'au grandiose miracle qu'ils viennent de voir.

Cependant, il faut repartir et revenir chacun dans son domicile et à ses occupations. Le soir même, les soixante-dix mille « voyants » du signe promis par la Vierge en apportent la nouvelle dans chacune des villes, dans chacun des villages d'où ils sont venus. La grande rumeur, comme une traînée de poudre, se répand dans tout le Portugal, provoquant partout la plus vive curiosité, souvent une explosion de foi et de piété.

Le lendemain, les journaux la confirment dans des articles où le scepticisme affecté du reporter cache mal une profonde émotion ¹.

¹ Voir à la partie documentaire, p. 349, l'article du journal *O Seculo*.

LES APPARITIONS

Pendant quelques jours, il n'est pas, dans les boutiques, les salons, les marchés, les places publiques, en tout lieu où deux personnes sont réunies, d'autre sujet de conversation que les événements de Fàtima.

L'instinct religieux du peuple portugais, si plein d'amour pour la Vierge sainte, n'attend pas, pour se prononcer, les enquêtes officielles et la décision de l'autorité ecclésiastique. Pour lui, François, Lucie et Jacinte ont reçu la visite de Marie, laquelle, conformément à sa promesse, a prouvé la réalité de sa présence par ce grand prodige que tout le monde a vu.

Et la piété séculaire du Portugal envers Marie reçoit de tout cela un approfondissement, un accroissement, une intensité extraordinaires. Tous les cœurs sentent, pour ainsi dire, la présence de la Reine du Ciel sur le sol et dans l'air du Portugal ; ils touchent du doigt le surnaturel. Que dis-je ? Ils sont comme écrasés sous le poids immense de cette idéale lumière d'En-Haut.

Et bientôt le rayonnement de grâce de Fàtima, comme celui de Lourdes, s'étendra aux autres nations et au monde entier.

Des multitudes d'hommes ouvriront les yeux sur l'Au-delà et sur l'Infini, des cœurs innombrables s'éveilleront à l'Amour vrai, à l'Espérance chrétienne, à la Foi totale, parce que la Reine du Ciel a répondu à la prière de trois petits bergers qui disaient leur chapelet à genoux, à l'ombre des chênes verts.

1'/5 sections, page 1 à 90

2'/5 sections, page 91 à 175

3'/5 sections, page 176 à 260

4'/5 sections, page 261 à 335

5'/5 sections, page 336 à 406